

CROQUIS DE PLAN DE L'ILE DE PÂQUES

Levi en 1838.

*à bord de la Vénus, sous les ordres de M. Du Petit-Thouars,
Capitaine de 1^{re} Classe, Officier de la Légion d'Honneur,
par M. de Tessan, Ingénieur Hydrographe.*

SOUVENIR
du
PROTET
1903 - 1905

Nota. Les sondes sont exprimées en Mètres.

*Cette Ile est habitée; mais elle manque d'eau et de bois et
n'offre aucune ressource aux habitans. Ses montagnes sont
presques, ses abords paraissent sales.*

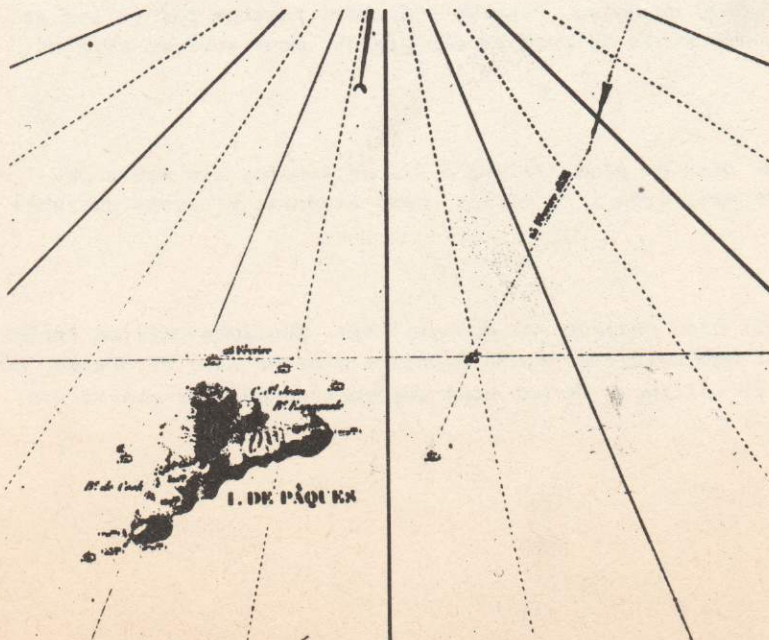
Table de réduction des Mètres en Brasses et en Pieds.

Mètres	Brasses	Pieds	Mètres	Brasses	Pieds	Mètres	Brasses	Pieds	Mètres	Brasses	Pieds	Mètres	Brasses	Pieds
1	0,8	2	11	9,5	25	101	86,8	237	1000	854	2250	10000	8540	22500
2	1,6	4	12	10,4	28	110	95,7	255	1100	957	2550	11000	9570	25500
3	2,4	6	13	11,3	31	120	104,6	283	1200	1046	2830	12000	10460	28300
4	3,2	8	14	12,2	34	130	113,5	311	1300	1135	3110	13000	11350	31100
5	4,0	10	15	13,1	37	140	122,4	339	1400	1224	3390	14000	12240	33900

26 Novembre 1903

C'est le jour du départ de Tahiti; nous y avons passé en tout 23 jours, coupés par la promenade dans les districts et aux îles sous-le-vent. Vers 10h00 du matin, grande arrivée au carré, la magistrature, l'armée, l'administration et l'élément civil arrivent en plusieurs youyou; le cocktail des adieux coule à flots; sur nos chapeaux se fanent les couronnes. Le carré est plein de fleurs, ma chambre l'est aussi ...

Le déjeuner avec S .. qui partage notre repas n'en est pas plus triste malgré l'imminence du départ : grande discussion sur les entraves qui apportent au commerce de Tahiti l'absence d'une banque commerciale et la rareté de bon numéraire.



C'est un nommé ATWATER, parent de MAROO, beau-frère je crois, qui a introduit l'argent chilien à Tahiti. A ce moment les indigènes donnaient à la piastre la même valeur qu'à la pièce de 5 francs et ATWATER a abusé de leur ignorance pour inonder le pays de mauvaise monnaie. Maintenant on ne trouve qu'elle; la pièce de 5 francs français vaut de 11 à 12 francs monnaie chilienne. Le cours varie et la piastre baisse de prix dans les quelques jours qui précèdent l'arrivée du paquebot car à ce moment les négociants sont très désireux d'avoir de l'argent français à expédier pour payer leurs traites. Ils ne peuvent payer qu'ainsi puisque la banque agricole n'accepte pas l'argent chilien. C'est ainsi qu'un Monsieur L .. a failli faire faillite avec 25.000 piastres dans sa caisse, ne pouvant trouver de l'argent français pour payer.

Nous partons à 13 heures. En vain, des jumelles, j'interroge le rivage. Je ne vois que peu de femmes désolées. Pounoutonté sanglote toute seule la-bas sous un hangar de Faré-cité et ici tout près de nous des tapas clairs représentent le personnel de l'hôtel du Louvre cher à nos midships. Plus loin des vahinés et des petites filles sur un banc tressent pour nous des chapeaux.

Le Protet est bien évité. Il ne tarde pas à donner dans la passe. Les personnes se rapetissent, les mille détails du premier plan disparaissent; voilà encore le somptueux et barbare Diadème qui couronne la vallée de la Fataona, la pointe Vénus, la nuit va venir. Mooréa disparaît la première, noyée dans l'or du couchant, et avec les ténèbres la grande et la petite Tahiti.

Bon et doux pays ! aux gens aimables et polis, aux vahinés accueillantes et à la peau fraîche.

27 Novembre

A 13 heures nous donnons dans la passe NW de Fakarava, large de 1200 m, vent contre courant de sortie, faisant un gros clapotis, un Barfleur de beau temps, Fakarava est une des plus grandes îles de Poumotou et son récif a environ 35 milles de long sur 20 de large. Naturellement il n'y a pas d'eau douce dans l'atoll. Il y a une grande citerne à la résidence, quelques autres petites dans l'île et on ne boit guère que de l'eau de coco.

29 Novembre

Départ de Fakarava à 5h30 du matin, vitesse 9n5. Nous passons par le sud et pendant 4 jours nous avons des vents du nord et des grains. Nous roulons cela va sans dire.

4 Décembre

Le baromètre monte de plus en plus. Il est à 772 et annonce des vents de sud. La mer n'est pas forte mais très irrégulière; nous tanguons et avons quelques coups de casserole.

5 Décembre

L'île de Pâques paraît bien désolée vue du mouillage. Quelques petites taches de verdure, très petites et une uniforme teinte jaunâtre d'herbe rase et brûlée, du soleil qui couvre plaines et collines. Devant nous quelques cabanes et une maison

2

en planches qui est l'Eglise. Plus au Sud la maison de Monsieur Cooper dans une tache de verdure. La mer brise à terre sauf dans un petit endroit bordé de sable où est le débarcadère. A 10h00 je descends à terre pour aller déjeuner chez Monsieur Cooper, une grande partie de la population est là sur la plage. Quel lamentable spectacle. Ils sont sur leur 31 c'est-à-dire tous les messieurs canaques sont en jaquette et ces dames en tous leurs atours. On ne s'habille à l'île de Pâques qu'avec les laissés pour compte des marins que le hasard conduit à l'île de Pâques et qu'ils ont échangé contre des poules ou autres denrées, et ce sont des jaquettes à petits pans, des vestons surannés auxquels il manque un bras, des lambeaux de chemise, une pouillerie dont on ne peut avoir idée. Ces dames sont en général plus simplement mises. Comme les marins n'ont pas de robes ni de tapas dans leurs malles, il a bien fallu apporter soit des vêtements soit des étoffes pour en faire et les femmes en sont plus simplement, plus proprement mises. Elles ont (les plus riches) des bas et des souliers, grandes bottines à élastiques ornées de faux oeilletons et de faux lacets, bavant par devant, baillant par derrière.

La population autochtone a pour ainsi dire disparu. On prétend qu'autrefois l'île avait de 8 à 10.000 habitants. Il en reste peut-être 300, dont une partie est venue de Tahiti. Les guerres civiles et, en dernier lieu, l'exportation en masse des indigènes pour les travaux du chemin de fer au Pérou ont vidé le pays.

Déjeuner chez Monsieur Cooper, menu moutonnier naturellement, lait excellent. Pendant le repas deux petits canaques armés de vieux journaux en guise d'éventails font silencieusement le tour de la table en chassant les mouches qui nous assaillent.

Après le déjeuner nous grimpons au cratère voisin. C'est le volcan du S.W. Il fait chaud, l'herbe sèche, la pente est rude et le sentier absent. Au bout d'une heure de marche nous arrivons au cratère, bassin circulaire aux murailles presque verticales. Au fond, à 200 mètres plus bas que les bords, des herbes et des plantes aquatiques poussent dans de l'eau noire. Sur un éboulis au bord de l'eau, des arbres et des bananiers donnent une note plus gaie dans ce paysage sinistre. Puis nous revenons au village et rentrons à bord très satisfaits de notre promenade mais nullement désireux de rester passer nos jours dans cette patrie.

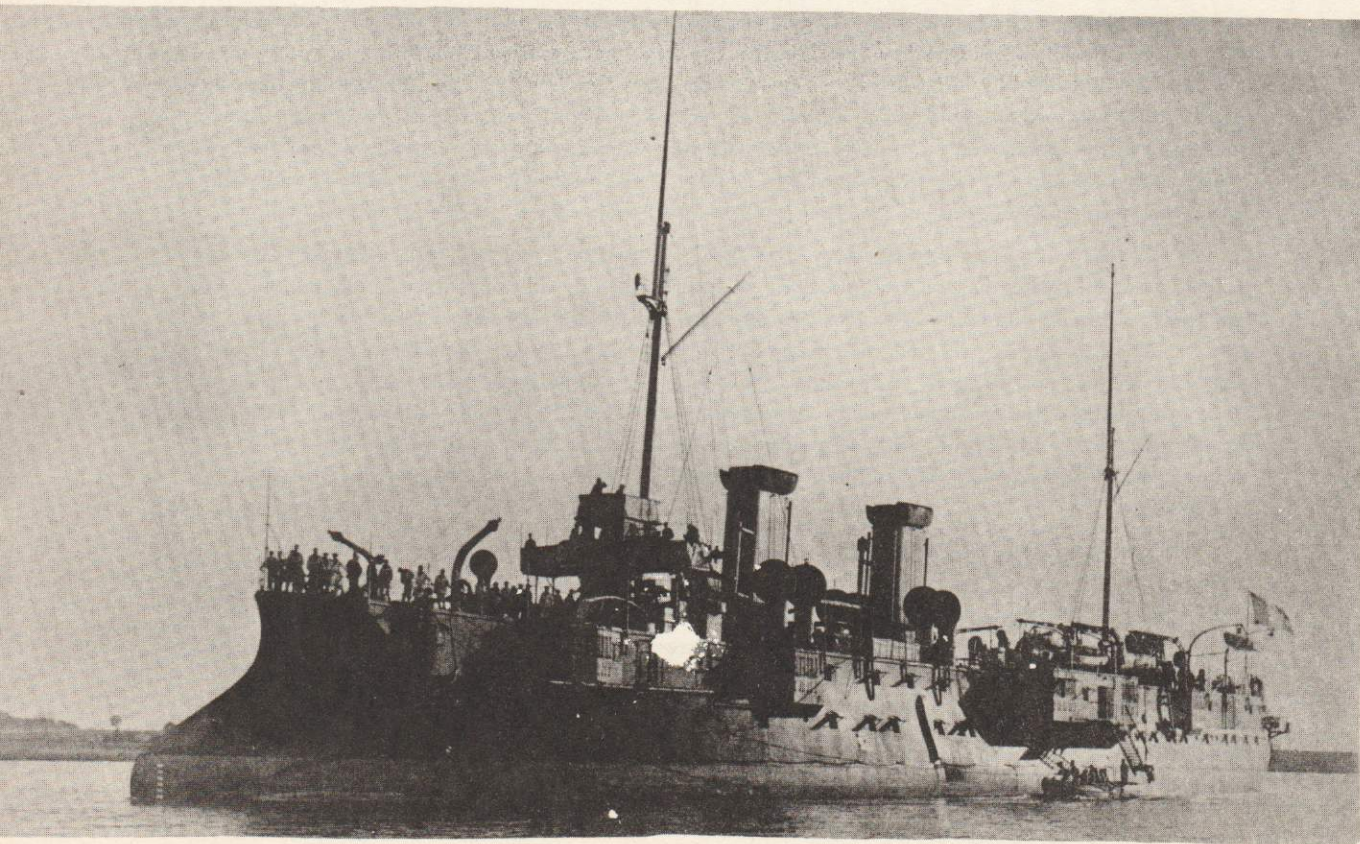
L'île de Pâques appartient au Chili, à ce Monsieur M. qui a comme employés tous les habitants de l'île, occupés à faire paître les animaux et à tondre les moutons. Ceux-ci sont de la race de Rambouillet, les chevaux sont de la race du Chili, 1m49 à 1m52. L'île était exploitée autrefois dans les mêmes conditions par les B et les F. qui y avaient introduit les quelques tahitiens qui y sont. A cette époque aussi était venu un homme natif du 73 de la rue Kéravel à Brest et nommé Vincent Pont, que nous y avons trouvé lors de notre passage. Il était marié à une femme canaque de Tahiti dont il avait un beau petit garçon de 5 ans qu'il m'a montré.

Les communications avec le continent sont vaguement assurées par une goélette qui vient, tous les ans, chercher de la laine et du bétail, et puis c'est tout. De loin en loin, une fois par an peut-être, passe un bâtiment de guerre ou un yacht. Les quatre dernières années ce furent le chilien Baquedano, le yacht anglais Walhella, les bâtiments français Durance et Protet.

L'île était boisée autrefois. Il paraît qu'il reste encore quelques bouquets d'arbres que le gouvernement chilien protège en même temps qu'il impose au concessionnaire le devoir de planter quelques arbres. On a mis quelques

figuiers et quelques acacias qui ont réussi. Nous avons donné à Vincent Pont quelques mangues et un noyau d'avocat pour les planter. En plus, et dans un autre ordre d'idées nous lui avons donné un plein sac de vieux pantalons, vestes de toile, tabac, allumettes, fil, quelques livres, une touque de vin.. Le voilà riche pour longtemps. C'est un personnage dans l'île.

Nous rentrons de bonne heure à bord et nous apprenons que le commandant, agacé de rouler en rade, a décidé de repartir le soir même. On n'attend plus que les excursionnistes des bons dieux de pierre. On les voit de loin chevauchant par monts et par vaux. Devant, un premier groupe assez fringant; à l'arrière les éclopés. Un coup de canon appuyant le pavillon huit hâte leur marche. Aussitôt leur arrivée à bord nous appareillons, en route pour Valparaiso par la Lexodromie.



3

DECEMBRE 1903 - JANVIER 1904

LE "PROTET"

DE
L'ILE DE PAQUES
A
VALPARAISO

10, 11, 12 Décembre 1903

Le temps est magnifique, la mer plate, houle imperceptible de Sud. Nous roulons doucement pour ne pas perdre l'habitude. La température est douce dans la journée, les nuits sont fraîches. Rien en vue pas même un oiseau.

13-15 Décembre

Le beau temps continue. Petite brise de NW et houle de SW qui nous prend par la fesse de tribord et nous fait rouler jusqu'à 20° de chaque bord. Ce matin 15 Décembre, aperçu un voilier à perte de vue. Sa route semble indiquer une provenance d'Iquique à destination du Cap Horn.

J'ai appris aujourd'hui que les habitants de l'Ile de Pâques mangeaient des rats, du moins Cooper le racontait-il (Cook relaté le même fait, ce n'est donc pas nouveau).

16-17 Décembre

La brise force. Nous roulons comme des sabots, mouvements désordonnés et brusques. La mer se fait, lames de 7 mètres du travers, brise grand frais. Pendant le quart de 8 h à minuit un hublot de dessous l'encorbellement est enfoncé et projeté en dedans. On répare l'avarie assez facilement.

18 Décembre

Dans la matinée, brume; le calme se fait mais les roulis ne cessent pas.

A 6h1/4 du matin on aperçoit devant nous le phare de l'entrée de Valparaiso à 8 milles. Nous avons très bien atterri malgré le manque de soleil d'hier, le courant et le mauvais temps.

A 7h nous entrons en rade et là seulement nous cessons de rouler. Il était temps. Nous avons eu ces derniers jours quelques hommes légèrement blessés soit à la suite de chutes, soit pour avoir reçu des objets durs projetés avec violence.

Nous mouillons à côté du BLANCO-ENCALADA et nous nous amarrons en plus sur deux coffres, un devant, un derrière.

Valparaiso est bâti sur une baie formant un demi cercle; une bande étroite de terre l'enserme, fermée elle-même par d'âpres collines, toutes de même hauteur, terminées en plateaux et séparées les unes des autres par des ravins étroits.

Sur cette bande étroite de terre deux rues principales parallèles au rivage : Calle Victoria et Calle Independencia. De cette dernière partent des ramifications qui montent dans les ravins. Partent aussi des ascenseurs pour les maisons des pentes et des plateaux.

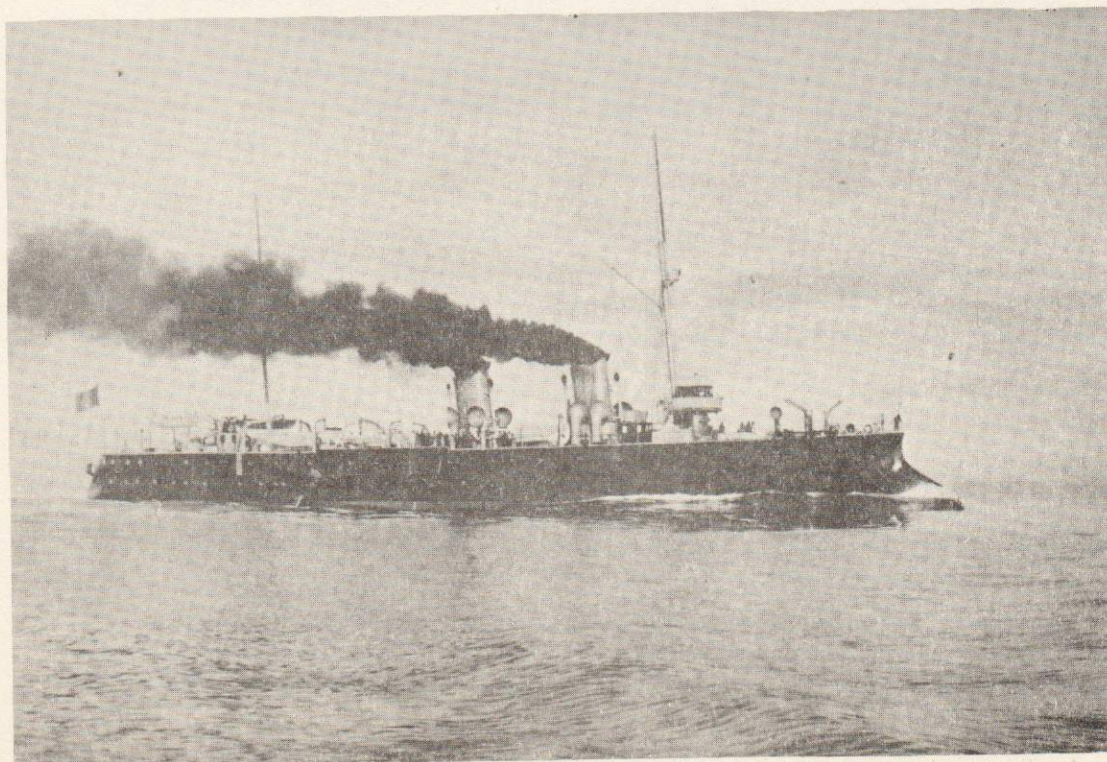
Dans le quartier du commerce, le premier que l'on rencontre à partir du mole, on rencontre docks et grands entrepôts, analogues à tous ceux que l'on rencontre dans les autres ports et derrière ce quartier qui masque la ville basse des maisons plus petites à un étage, rarement à deux étages. Les tremblements de terre ont forcé à adopter ce genre de construction.

20 Décembre

Nous avons été à la musique au jardin de la Victoria, petit jardin clos. Beaucoup de monde dans ce jardin : Femmes très élégantes avec des chapeaux trop grands et "poudre de rizées" à l'excès, petites filles à la figure vieillotte.

22 Décembre

Un représentant du consulat est venu déjeuner à bord. La conversation a roulé surtout sur la condition des français établis ici, condition en général très modeste.



L'Aviso-Escorteur de 2ème Classe PROTET

La brise est très fraîche du Sud et il y a un fort clapotis en rade. Nous devons partir à cinq heures du soir mais on ne peut songer à aller larguer les amarres et encore moins à appareiller car notre ancre de babord est presque sous la *ESMERALDA* qui est sur le coffre devant nous. A 21 heures le calme revient, la manoeuvre d'appareillage se fait bien.

Le temps étant beau, on allume deux chaudières de plus pour marcher 14 noeuds, mais on est forcé d'y renoncer, le charbon de terre que nous avons pris à Valparaiso brule comme de la paille. Il sort un panache de deux mètres par la cheminée et comme elle n'est pas très solide on risque de la bruler et de la démolir rout à fait ..

Pendant la nuit la brume est très opaque. A 12 heures deux sondes successives ont donné 37 et 50 mètres de fond, la mer est sale, la houle complètement tombée. Vers 11h1/2 la houle reprend, la mer redevient bleue. Enfin la brume se dissipant nous montre une terre difficile à reconnaître et permet de prendre une méridienne qui nous met très en avance et nous indique que nous sommes passés très près des rochers.

Dans l'après-midi le temps s'éclaircit et nous entrons dans la baie de *TALCAHUANO*. Nous allons mouiller entre la ville et l'arsenal.

24 Décembre

De bonne heure, à 6 heures, commence le mouvement d'entrée au bassin dans lequel nous entrons par nos propres moyens et avec quelques amarres qu'on nous envoie. Ce bassin a été construit par une Compagnie française de Bordeaux. Il a été bâti en mer. La colline étant à pic sur la mer, il aurait été presque impossible de le creuser on a préféré le bâtir. Près de ce bassin se trouve une darse où sont amarrés 6 contre-torpilleurs de 460 tonnes construits par *LAIRD* : *Guardia marina RIQUELME*, *Capitan O'BRIEN*, etc, le vieux *HUASCAR* dont il ne reste guère que la basse carène et l'*Amiral LYNCH*. Un chemin de fer à voie étroite relie l'arsenal à la ville. Chaque classe de gens a son wagon indiqué par une pancarte et naturellement les gens ne sont contents que lorsqu'ils prennent le wagon de la classe supérieure. Aussi lorsque nous allons prendre le train comme nous allons nous asseoir dans un wagon ouvert pour être au frais et voir le parcours, les employés scandalisés se précipitent sur nous et nous forcent à monter dans un wagon fermé très inconmode, mais de notre grade ..

25 Décembre

Jour de Noël. Il est bien terne notre Noël et ressemble terriblement à n'importe quel autre jour.

Dans l'après-midi nous allons nous promener à la campagne. A l'aller nous passons par la plage encombrée de détritrus de poissons. Tout le long sont des habitations de pêcheurs, une odeur infecte. Des poissons sèchent au soleil soit sur des batons, soit étendus sur la grève. Au retour nous passons par la montagne.

1er Janvier 1904

J'ai été réveillé de minuit à 1 heure par les chiliens de l'Almirante COCHRANE qui ont fait un bazar de sauvages à minuit pour fêter le nouvel an. Coups de canon, fusées, bombettes, illuminations et surtout une affreuse sirène aux sons lamentables.

Triste commencement d'année. Le temps est laid, pluvieux et gris ce qui est impardonnable par cette latitude et en cette saison.

Quelques braves gens de mon service viennent m'offrir leurs vœux. Puis à 9 heures ce sont les visites officielles.

4 Janvier

Appareillé à midi. Aussitôt sortis de la baie de Talcahuano nous commençons à rouler comme d'habitude.

5 Janvier

Au matin mis le cap sur l'entrée de Valparaiso où nous reprenons notre ancien poste. Les journaux locaux nous donnent des télégrammes annonçant qu'on est très inquiet du sort de la "Vienne" allant de l'océan à Toulon. J'ai encore de l'espoir car, si je me souviens bien, son arbre de couche était fendu et peut-être n'est-elle qu'en panne quelque part.

Toujours des bruits de guerre entre la Russie et le Japon. Qui serait vainqueur sur mer ? Sur terre j'estime que les Russes pourront subir quelques échecs mais que le nombre et les ressources plus grandes lui donneront la partie. Son immense cavalerie lui permettrait d'affoler et d'affamer sans combattre l'armée japonaise qui a peu de chevaux.

Reçu un courrier arrivé par Magellan par un bâtiment de La Pallice. Grand remue-ménage à bord pour les recensements consécutifs au dernier arrêté de notre Ministre. Pour éviter le "rabiote", les Officiers seront maintenant "chargés" en lieu et place des maîtres. Je devine à l'allure du bosco, aux quelques pointes qu'il m'a poussées qu'il est parfaitement décidé à cacher son "rabiote" dans quelque coin où je ne pourrai le trouver. Au surplus ma responsabilité est illusoire. J'ai autre chose à faire pour le bien de la Marine que de passer mon temps à compter mes balais, mes bouts de filin. Si je voulais être en règle il me faudrait avoir dans ma chambre les clefs de mes soutes et aller délivrer moi-même mes balais, mon fil de caret et mon suif.

10 Janvier

Le Chili est en pleine crise ministérielle qu'on ne peut arriver à dénouer car chaque parti réclame comme devant être le sien le Ministère des travaux publics.

20 Janvier

Départ de Valparaiso pour le nord. Jolie brise de SW. Très beau temps. roulis cela va sans dire. En route quelques tirs réduits.

5

Au matin arrivée à Iquique, la cité des nitrates. Des montagnes de sables gris comme la cendre, pas un brin d'herbe, la désolation la plus complète. En rade une vingtaine de voiliers et, en bas de la montagne aride, la ville tassée sur un étroit espace.

Ici le nitrate fait de l'or. Il paie le budget du Chili pour plus de la moitié, environ 100 millions. Il paie aussi les gens d'Iquique qui en vivent. Ici on ne trouve rien, pas même de l'eau. Tout vient de l'extérieur, tout est cher mais on y gagne de l'argent et il faut réellement un appât sérieux pour amener des gens à y vivre. La mer est calme, mais la houle persiste et nous roulons de 10 à 15 n de chaque bord. Joyeux pays où la terre est désolée et la rade assomante.

Parmi les voiliers qui sont en rade il y a deux français dont un bordes : Le Dunkerque. L'an dernier 54 voiliers français ont emporté 1 200 000 t. de nitrate.

26 janvier

A 4 heures du soir en route pour le Callao.

28 janvier

Traversé la baie Independencia fermée du côté de la mer par une grosse île et quelques rochers sur lesquels on exploite le guano. A terre, mêmes collines de sables gris comme empuées d'efflorescences *salines* brillantes, c'est le salpêtre.

Après la baie Independencia nous passons à terre. Les Chincas îlots curieusement sculptés et troués de caves de grottes percés de part en part ou posés sur la mer comme des arches. Elles furent exploitées activement pour le guano qui y atteignait, dit-on, jusqu'à trente mètres d'épaisseur. Sur les îlots où il n'y a pas d'homme, les oiseaux sont revenus et à l'heure du soir où nous passons ils en couvrent certaines parties, tassés les uns sur les autres si serrés qu'on ne peut apercevoir le sol et cela sur plusieurs hectares. Autour de nous de nombreux lions marins poursuivent des bancs de petites sardines qui font friser la mer comme de petites rafales d'été. Au fond on voit vaguement la ville de Pisco et derrière, plus loin encore, les éternelles montagnes de sables rosies par le couchant.

29 janvier

A 5^h du matin nous mouillons au Callao. Quelques rafiots encombrant la rade et nous obligent à aller plus près de terre que nous ne voulions. Il faut réparer à 6h pour changer de mouillage. Sur rade le croiseur anglais AMPHION et les trois unités les plus importantes de la flotte péruvienne : un petit croiseur qui n'a pas de machines, un transport qui n'a pas de canons et l'Ecole Navale bateau à roues sans roues. Dans l'après-midi nous parcourons les rues de Callao. Rien de particulièrement intéressant. Les maisons des faubourgs sont en terre et à toit plat, aussi lorsqu'il tombe une pluie un peu forte il s'écroule des quantités de ces maisons.

31 janvier

Je me rends à Lima pour la 1ère fois, mais je n'ai que le temps de me rendre aux courses de taureaux qui sont bien médiocres. Au retour je vais à Chorillos, demi-cercle de falaises jaunes au flanc desquelles des sentiers de chèvres zigzaguent et conduisent aux établissements de bain. Quelques femmes se baignaient vêtues de costumes de bain grotesques, les prenant de bout du nez aux chevilles des deux mains mais elles élargissent le sac qui leur sert de veste pour l'empêcher de plaquer. Les hommes ne sont pas mieux. Ils ont de mignons petits chapeaux de joncs sans bords, genre tiare de Saitapharnés.

Février - Mars 1904

SOUVENIRS

du

PROTET

III

VERS TAHITI



9 février

Coup de théâtre. Les japonais ont commencé la guerre contre les russes. Leurs torpilleurs ont surpris la flotte russe au mouillage extérieur de Port-Arthur, ont coulé la Pallada et endommagé le CESAREVITCH.

10 février

Les télégrammes nous apprennent que les Japonais ont surpris le VARYAG et une canonnière à TCHEMOULPO et les ont pris.

11 février

Le bruit court avec force commentaires que les Japonais ont pris PORT ARTHUR. Le lendemain on dément ce bruit idiot.

Le Président de la République est venu aujourd'hui visiter le bord en grande pompe accompagné du Ministre de la Guerre, du Chef d'Etat-Major et d'un tas de "grosses légumes" civils et militaires. Honneurs. Coups de canon. Hurrah. Enrouement à la clef pour le Chef des choeurs.

Le matin reçu une dépêche de PARIS nous ordonnant de partir pour TAHITI au plus tôt. Nous pensons bien que ce n'est pas tout, mais le Commandant ne veut pas en dire plus long. Naturellement, grande excitation, discussions à perte de vue sur notre destination probable. Est-ce TAHITI, NOUMEA, LES HERIDES ou la CHINE ?

12 février

Fait le plein de charbon.

13 février

Dîner chez le Commandant avec les Officiers de L'AMPHEON qui vont rentrer en ANGLETERRE après trois ans et demi de campagne.

14 février

A 10h. du matin nous appareillons. Le PROTET tourne difficilement sur ses deux hélices. S'il n'est pas échoué il n'en est pas loin, car nous remuons beaucoup de vase.

Aussitôt appareillé le Commandant nous apprend que nous allons à NOUMEA par TAHITI pour attendre de nouveaux ordres.

Nous sommes partis à 75 tours (11n8). Nous sommes très lourds, très sur le nez, avec 120 tonnes de charbon dans le faux-pont, 120 t. d'eau dans les ballasts et les chaufferies arrière pleines de charbon.

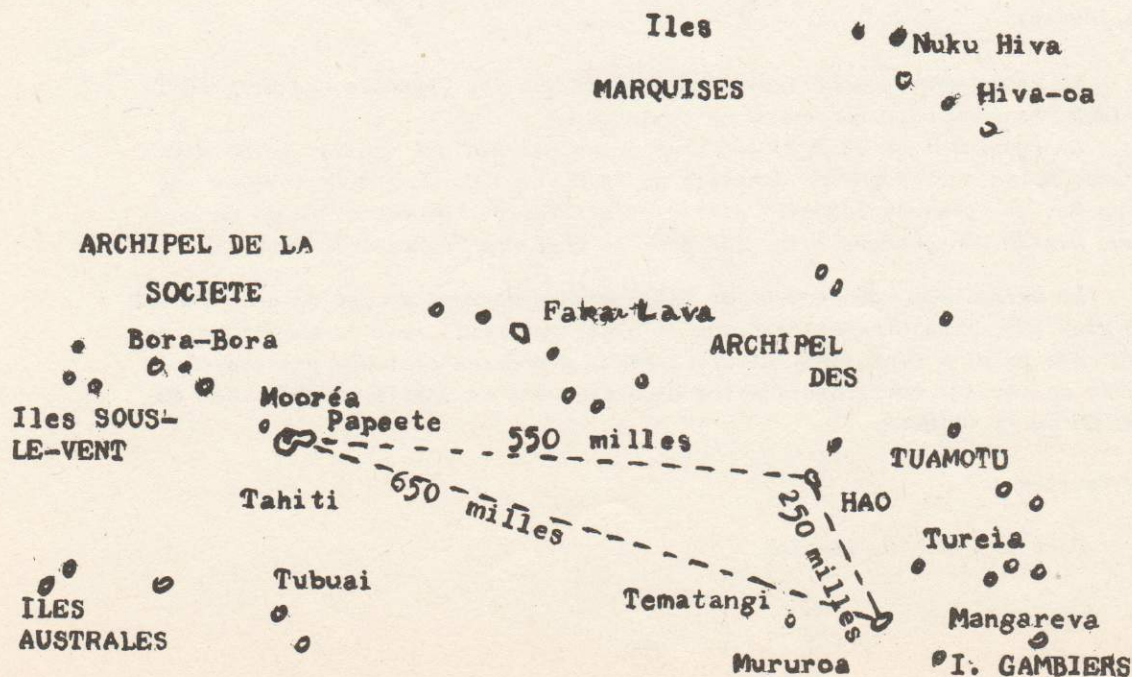
Le temps est superbe. Nous roulons moins qu'en rade du CALLAO. Une jolie petite brise du Sud nous appuie sur les Goélettes.

18 février

La traversée continue, le beau temps aussi : l'acclimatement est fait à la vie claustrée. Ici il se fait plus vite que sur n'importe quel bateau. Nous savons d'avance que notre océan est vide, que nous ne rencontrerons personne. La mer elle-même ne changera pas d'aspect. Les mêmes phaétons voleront au-dessus de nos têtes.

21 février

Le beau temps continue. Aujourd'hui au coucher du soleil nous avons aperçu à perte de vue un Quatre-mâts dans le Sud faisant sans doute route pour l'AMERIQUE du Nord. C'est le premier bâtiment que nous rencontrons depuis 7 jours et demi que nous avons quitté LE CALLAO.



23 février

Le temps continue à être superbe, mais il fait plus chaud. La température dans ma chambre, sabord ouvert, varie entre 27 et 28° nuit et jour.

Aujourd'hui branlebas de combat du mardi, mais on a monté de vrais projectiles et garni les parcs.

26 février

Pendant la nuit du 26 au 27 nous nous engageons dans les POMOTOU. La nuit est claire et il y a de la lune jusqu'à 2 heures du matin.

27 février

A sept heures du matin atterri sur TAKAKOTO, misérable bouquet de bonraos tordus par le vent avec récif et lagon. Beau résultat après 13 jours de mer. Nous n'avons pas changé de route depuis SAN LORENZO.

TAKAKOTO était tout couvert de cocotiers et les instructions nautiques le décrivent ainsi, mais cet îlot a été complètement rasé lors du cyclone de l'an dernier.

28 février

Vers 11 heures les hautes montagnes de TAHITI paraissent au-dessus des nuages. A 1 heure et demie nous étions devant la passe faisant des signaux spéciaux à la ZELEE qui est seule sur rade, la DURANCE étant aux îles sous le vent avec le Gouverneur par intérim.

29 février

Commencé le charbon. Il sera vite fait car nous en prenons peu pour ne pas démunir complètement La DURANCE et La ZELEE.

3 Mars

J'ai trouvé un faré chez la mère C. mon installation a été sommaire. Le principal de mon installation est lit ; on m'a prêté un sommier, une moustiquaire, un matelas. J'ai apporté mes draps. La maison est assez fraîche ; elle est loin de la montagne, dégagée de maisons par derrière, et à deux pas de la mer.

Hier soir j'ai mangé pour la 2ème fois du poisson cru, sauce miti. C'étaient de la bonite et du thon. Ce sont les meilleurs poissons à manger ainsi. Dans le principe la sauce miti était de l'eau de mer, puis par raffinement on y a ajouté du coco rapé et actuellement le coco domine ; c'est un bon condiment.

4 Mars

J'ai été amené, après dîner, par les Officiers de La ZELEE, écouter de la musique chez Monsieur KURKA, un négociant d'ici, marié à une Canaque, fort bien du reste.

Avec TAILLIEZ, le Second de La ZELEE, qui joue fort bien du violon, il a joué des trios. Le piano était tenu par une vieille Canaque ou HAFFAPOUPA, amie de la maison, qui fumait de gros cigares en jouant du piano, très convenablement. Le spectacle était assez amusant de ce trio d'un Officier de Marine, d'un Polonais allemand venu ici on ne sait comment, et d'une vieille dame Canaque, un gros cigare au bec, jouant des airs variés de RODE, sonates de GRIEG etc...

J'ai passé là un excellent moment.

6 Mars

Arrivée de La DURANCE, retour des îles sous le vent. Je revois avec plaisir nos camarades y compris D., qui avait fait le voyage avec eux. D. a quitté la Marine il y a quelque temps pour faire de la culture à TAHITI ; et ce garçon, dans ce pays où tout le monde se laisse un peu aller, s'est trouvé brusquement des trésors d'énergie. Sa fortune lui permettait de vivre modestement en rentier ; il ne l'a pas voulu. Il a acheté, fort cher du reste, une propriété à HOAPAPE à 12 km de PAPEETE et là, il s'est mis à l'oeuvre. Levé dès le jour il travaille comme un manoeuvre, faisant sécher lui-même son coprah, faisant têter ses veaux ; mécanicien à d'autres moments pour monter son DECAUVILLE, débroussant, nettoyant, plantant. Il a depuis un an un associé : un jeune homme du pays, fils d'un commerçant de PAPEETE, ancien marin, excellent et honnête homme qui a bien réussi. Chez lui vit aussi un Monsieur de C., de ses compatriotes, qui a eu l'idée sur le tard de s'expatrier pour faire fortune ; il lui manque tout pour cela : l'énergie, la santé, les premiers fonds et l'esprit pratique. Aussi "talon rouge" que ses ancêtres de l'émigration, il parle aux Vahinés en termes mesurés et exquis ; il sent son grand siècle. Mais ces sauvagesses de Tahitiennes n'y comprennent rien et l'envoient promener en termes grossiers, ce qui le peine et l'étonne. Ce digne gentilhomme cherche à se rendre utile : il donne à manger aux merles des Molluques que l'on élève pour manger les parasites des boeufs ; à l'occasion il fait le quart au four à coprah, moins étonné toutefois de faire ce métier que le Doge de se trouver à VERSAILLES. Au demeurant un homme aimable, poli et plein de bonne volonté mais comme il serait beaucoup plus nature dans une gentilhommière de PICARDIE.

SOUVENIRS

du

PROTET IV

A TRAVERS LE PACIFIQUE

T A H I T I ... NOUVELLES HEBRIDES

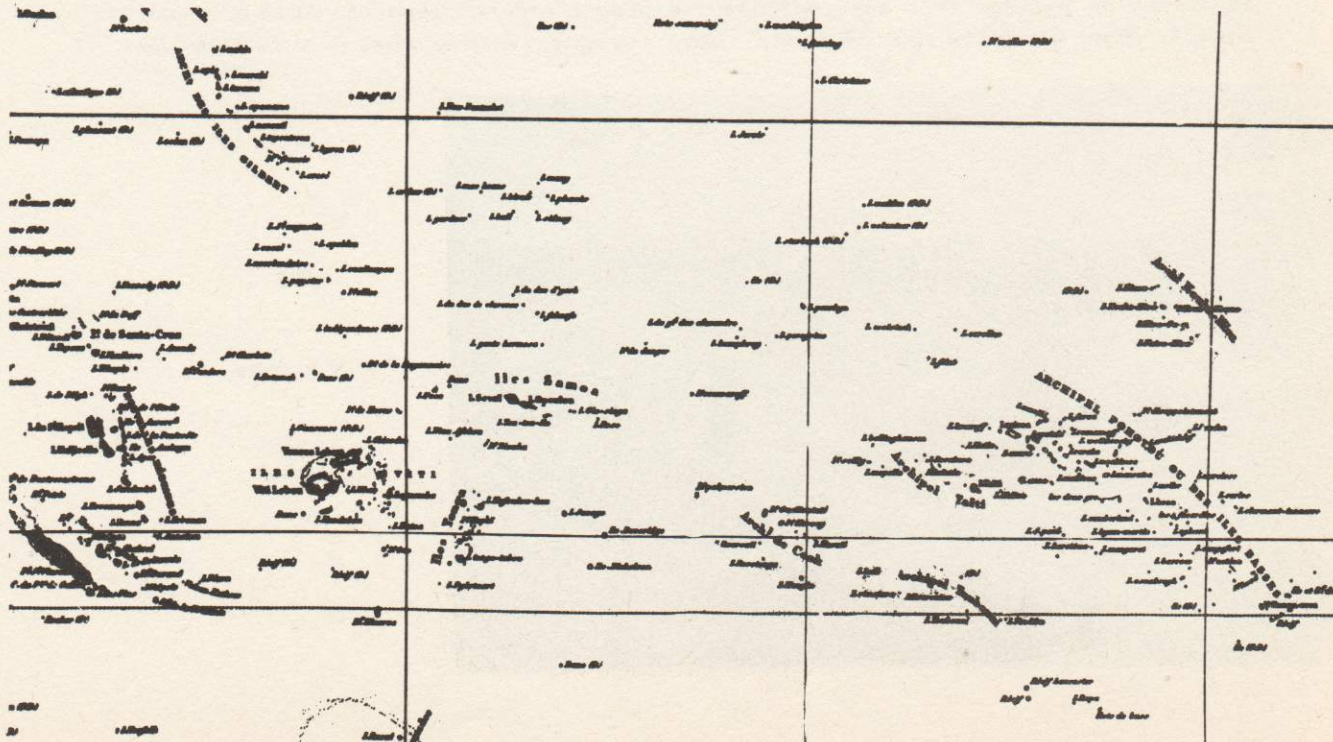
MARS JUIN 1904

6 Mars

Il serait peut-être temps de placer quelques considérations générales sur Tahiti et les moeurs de ses habitants, sujet scabreux dont les premiers voyageurs du 18ème siècle se tiraient très bien à l'aide de quelques périphrases heureuses telles que "suivre les élans d'une nature passionnée", "s'adonner aux doux entraînements de la nature", etc ..

A l'heure actuelle Tahiti est un petit pays perdu dans l'immensité du Pacifique. Elle n'est le prolongement commercial d'aucune grande contrée et ne peut avoir avec la métropole que des liens factices et presque anti-naturels au point de vue commercial. Il ne viendra pas à l'idée d'un tahitien de faire venir quelque objet de France; il ne viendra pas à l'idée non plus de chercher à y envoyer ses produits.

Grâce à une forte subvention San Francisco lui envoie un vapeur tous les 36 jours. Je crois que ce vapeur fait très bien ses affaires. Auckland dessert aussi tous les mois Tahiti par le vapeur que la Nouvelle Zélande envoie dans son annexe, l'archipel de Cook et qui prolonge sa route jusqu'à Tahiti.



9

vahiné est relativement fidèle à son amant européen car elle ne le trompera pas avec un de ses amis. Pourquoi le ferait-elle? Ses sens ne l'y poussent pas et elle craint de perdre la situation que lui fait son amant. Mais elle a toujours en sus, un tarré canaque avec lequel elle couche aussi souvent qu'elle le peut et avec lequel elle fera une solide noce lorsque le blanc sera absent. Il faut croire que sensuellement nous ne sommes pas accordés avec ces femmes-là puisqu'il leur faut toujours un indigène.

Dans les districts la même chose existe mais avec un peu plus de désintéressement, le voisinage des blancs n'a pas encore perverti les indigènes. Chez les canaques, la tribu existe, la famille n'existe pas. L'enfant ne reste guère avec ses parents, mais chez des fêtes, membres de la même tribu. La famille n'a donc pas les mêmes limites que chez nous. Avant ces dernières années la propriété était indivise dans la tribu, et le fait de la mort était à tout le monde. Le fait d'appartenir à telle ou telle famille ne crée donc aucun droit particulier à posséder; on n'a donc aucun intérêt à appartenir à une famille déterminée, aucun intérêt à empêcher l'introduction d'enfants étrangers puisqu'ils ne diminuent pas la part des autres; La famille n'est donc pas fermée parce qu'on n'a pas d'intérêt à la fermer.

Pour me résumer aucune loi de famille de race, d'intérêt, d'affection ne défend à la femme canaque de suivre ses goûts amoureux, elle les suivra donc. C'est assez naturel. L'homme de son côté sûr de trouver de droite, de gauche, à tous moments une femme qui n'hésitera pas à se donner à lui ne connaît pas les affres de la jalousie.

Les canaques sont gens de haute civilisation, policés et bien élevés. S'ils se conduisent librement ils n'attendent jamais à la liberté des autres. On ne connaît pas chez eux la race des gens encombrants, si horrible et si commune en Europe. Vous les recevez bien, ils restent, vous leur faites grise mine ils s'éloignent sans se plaindre, vous rentrez chez eux. La case est grande et vous pouvez prendre place non occupée qui vous semblera bonne, ils iront même jusqu'à céder leur place parce qu'ils sont aimables, ils sont silencieux parce que le bruit peut troubler leur prochain.

7 mars

Départ de Tahiti. Le temps est sombre, un peu chaud. Nous doublons Mooréa par le sud puis Tubai-Manu. Les hautes terres de Tahiti s'embrument, les sommets de Mooréa disparaissent et jusqu'à la nuit nous voyons très loin dans le nord, les hautes terres de Raiatea.

9 mars

Aperçu Aitutake à 6h 10 du soir. Nous la doublons par le nord. L'île est illuminée de nombreux feux.

11 mars

Aperçu l'écueil Beveridge, récif à lagons en formation. La mer brise dessus mais en somme il est peu visible.

13 mars

Temps à grains de pluie sans vent, grosses ondées torrentielles. Nous passons dans la matinée entre Tonga-Tabou et Eua.

Le soir à 11 heures nous vieillissons brusquement d'un jour pour avoir passé le 180°

17 mars

Pluies torrentielles toute la journée. Le soir nous mettons le cap entre MARE et le récif DURAND.

18 mars

Vers 8h nous donnons dans le Havanna. Calme blanc. Temps superbe. Tout est vert. Mes camarades admirent le merveilleux abri du récif, les mouvements du terrain, la curieuse verdure des sapins.

Nous défilons devant la baie du Frony, le canal Woodin etc... à 1h nous arrivons en rade où nous prenons le corps mort des vaisseaux. La "Meurthe" qui est en rade à une allure guerrière avec ses perroquets dépassés et ses verges d'hune en bas mais c'est prétention parce que ses chouques sont pourris.

Dans l'après-midi je descends à terre au quai des Russes qui fut baptisé lors de mon dernier séjour. Voilà le square Orly dont les arbres ont poussé; la statue de l'Amiral, oeuvre de Denys Puech, dans le jardin les trous de la place Courbet sont comblés, la fontaine monumentale est lamentable et semble une ruine. Mon pèlerinage commence et je vais revoir les coins que j'ai fréquentés. Le jardin de la direction de l'intérieur est le même. Je reconnais en passant dans la rue les mêmes personnages qu'autrefois. Le pharmacien se promène sous sa véranda. La femme du pilote, son binocle sur le nez, coud devant sa porte.

19 mars

Un tour à la vallée des Colous où je vais revoir les flamboyants. Beaucoup de nouvelles maisons assez coquettes, une église même. La descente de la caserne sur la vallée est méconnaissable et voilà le sentier qui conduit à la baie Des Pointes. Tout le quartier latin est maintenant bâti; le faubourg Blanchet a de très jolies villas.

27 mars

Nous visitons à la coulle la laiterie qui donne 150l de lait excellent (à OF 50), la presse à coprah qui fournit de l'huile pour la savonnerie de l'arsè VATA. On ne fabrique pas d'huile en dehors de cette savonnerie. On ne peut l'expédier en Australie qui grève les huiles d'un droit d'entrée assez lourd. Les tourteaux sont mangés par les vaches laitières. Dans l'après-midi nous visitons une jolie carerie de 25000 caféis de 3 ans en plein rapport. La propriété de 500 à 600 hectares possède aussi des poulaillers de poules superbes, une porcherie et une pépinière de vanilliers.

20 juin

Départ pour les Hébrides

21 juin

Mouillé à Port-Villa.

On construit actuellement la maison du Résident, celle du secrétaire à tout faire, le Tribunal et la Prison. Le docteur AMIGUES soigne à l'hôpital blancs et

canaques, gratuitement ou contre argent pour ceux qui peuvent payer. Une école des frères sera bientôt faite. Les bonnes soeurs ont quelques pensionnaires (40f par mois).

22 Juin

Dans l'après-midi j'accompagne le Commandant qui va faire visite au Résident anglais, ancien Commandeur de la NAVY, homme robuste, vigoureux, oeil vif et intelligent, peut-être un peu trop à notre gré.

23 Juin

7h appareillé pour MELE (Franceville) où nous restons une heure et demie sans descendre à terre. MELE est peuplé de français. Il faut en compter 200 pour l'île Sandwich et à peine 20 anglais. Sur la petite Mélé, à quelques mètres de la terre, grouille une tribu canaque qui a ses plantations sur la grande terre. Ils sont naturellement presbytériens.

9h En route pour Port Havannah Port Havannah est à peu près dans le même état qu'il y a dix ans : la maison de la société (des nouvelles Hébrides) bien bâtie à une centaine de mètres de la plage, un appontement, à l'Est la cocoteraie assez mal entretenue, au Sud et à l'Ouest les paddocks où l'on enferme les boeufs le soir. Le jour ils vont pâturer sur les hauteurs. C'est une mauvaise spéculation, car le voyage de retour le soir les fatigue et les empêche de ruminer.

C'est sur le grand paddock de l'ouest que s'étaient établies les troupes françaises lorsque le pavillon fut hissé en 1886. L'établissement comprenait une maison pour les officiers, un four, la poudrière entourée de quelques levées de terre formant fortification et d'un kiosque établi sur les maitresses branches d'un gros tamanon, les troupes campaient dans la plaine. Lorsque les troupes se



retirèrent après l'accord franco anglais de 1887 le Révérend Mac D., pasteur établi à la pointe voisine en profita et, pour asseoir son prestige, fit sauter à la dynamite le four, la poudrière et le tamanon, la maison seule fut respectée. Ce Mac D., ancien boxeur a une influence considérable sur les canaques. Il fait tout ce qu'il peut pour ennuyer les français et les mensonges lui pèsent peu. C'est lui qui a inventé que le Protet était un bateau prêté aux français par le Roi d'Angleterre..

Nous profitons de notre séjour à Port Havannah pour envoyer nos hommes laver à terre dans le ruisseau qui prend naissance à quelques centaines de mètres de la mer et coule à travers la propriété de la société. Le Chef de la station est un nommé LE DU, son bétail est de petite taille, c'est le reste d'un troupeau abandonné.

24 Juin

Appareillé de Port Havannah. Nous avons été montrer le pavillon en baie d'UNDINE, nous avons fait un tir réduit dans le NW de MATASO, passé devant TANGOA. Nous mouillons à la baie du Diamant vers 3 heures. Je vais à terre visiter le colon franco suisse qui y est établi.

25 Juin

Appareillé de bonne heure pour mouiller un pied d'ancre à la baie Nelson. Deux colons sont installés, 1 un pauvre diable sans sou ni maille, brimé par une tribu canaque installée chez lui, sans résistance et sans défense, 1 autre un berrichon installé depuis 3 ans aux Hébrides avec ses quatre enfants. Le mais leur permet de vivre vaille que vaille en attendant que les cocotiers aient poussé. Ils sont logés misérablement n'ayant pas de quoi acheter le zinc nécessaire pour couvrir le toit de la maison dont la charpente est dressée depuis longtemps. Ils souffrent du manque de main d'oeuvre. Pour faire la récolte ils doivent demander le concours des MANEPIS (Man of Epi) qui ne veulent pas travailler tous les jours. Le salaire ordinaire de ces travailleurs occasionnels est un schilling par jour et la nourriture.

Appareillé à 1h pour MERCETVILLE dans la baie de King dove. Je descends à terre et rencontre dans ma promenade les plantations Fortoli, Beaulieu, Bousquet, Lanson.

26 Juin

Dans l'après-midi tous les colons viennent à bord et c'est une grande joie pour tous ces expatriés de retrouver un coin de France et ils n'y retourneront peut-être plus, même s'ils font fortune car ils aiment la terre qu'ils ont vaincue, la propriété qu'ils ont créée malgré la fièvre et les chicanes des canaques.

27 Juin

Appareillé à 7 heures. En voulant passer trop près du banc de l'Allier nous grimpons dessus sans secousses. En battant en arrière nous nous dégageons immédiatement. Morceaux de bois le long du bord, la fausse quille ou le soufflage a du souffrir. Nous continuons la route vers Port Sandwich.

11

Port-Sandwich est une jolie baie profonde et une jolie station. Autour de la maison de gérant de la société des Nelles Hébrides, un ancien commissionnaire de police des femmes et des enfants des tribus voisines tressent des feuilles de cocotier. Les femmes sont lamentables, maigres, flétries, abruties, immondes. Comme vêtement un bout d'étoffe autour des reins, la pipe passée à un bracelet de bras. Dans le voisinage un ancien officier de marine fait de la biche en mer, des turgaux et un peu de coprah. Les turgaux sont ébouillantés puis l'animal en est extrait. Ces coquilles se vendent 300f la tonne.

28 juin

Le soir mouillé à TANGOVA, petite île à toucher terre sur la côte sud de Santo. Un pasteur anglais y réside qui tient école pour former des maîtres pour les Nouvelles-Hébrides. Pelouses vertes, grands arbres, maison confortable ornée de versets pieux; cela sent à plein nez son cottage de Sussex. On a en même temps une impression de stabilité, de définitif qui est des meilleures. Les futurs maîtres ont chacun une petite maison d'une seule pièce où ils vivent avec leur famille, une tribu canaque habite aussi sur l'île.

12

SOUVENIRS

du

PROTET (V)

JUILLET SEPTEMBRE 1904

AUSTRALIE

TASMANIE

NOUVELLE ZELANDE.

1er Juillet

Appareillé pour les
LOYALTY.

2 Juillet

Arrivé à SCHEPENEHE.
Le pays est gentil, les
gens sont aimables, mais
les Vahinés sont sales.

3 Juillet

Arrivé à THIO.

5 Juillet

Départ par le train
pour visite de la mine BORNET
au fond de la Vallée de la

THIO. Il fait très frais et quoique vêtu de drap je supporte très bien un marteau. Douze kilomètres de chemin de fer et nous sommes rendus au transbordeur de minerai.

Du pied du transbordeur nous montons à cheval par un sentier de mineur, raide et côtoyant le précipice jusqu'au premier plateau de la mine. Arrivés en haut sans encombre nous visitons les chantiers d'abattage. Le minerai de nickel (garnierite) se rencontre sous forme de pierres délitées dont la couleur va depuis le rouge brun terne jusqu'au vert éclatant et métallique. Voici comment il est exploité : on enlève avec soin arbres, brousses, terres ; on balaye même pour que ce soit plus propre. On reste en face d'une masse de pierres et de roches séparées par le minerai. Les pierres sont grattées au pic et jetées ensuite au remblai. Il reste alors le minerai. Il est mis par tas ; sur chaque tas numéroté on prélève une prise d'essai qui est envoyée à THIO au chimiste dont on reçoit la réponse le lendemain : la teneur est suffisante ou insuffisante. Le minerai est envoyé au transbordeur ou jeté au remblai. Le travail est fait au hasard. Lorsque le filon disparaît on ne sait où on peut le retrouver.

La main-d'oeuvre principale de la mine BORNET consiste en 250 Japonais



Le Croiseur de 2ème Classe PROTET dans l'Arsenal de ROCHEFORT.

envoyés pour cinq ans à 5 francs par jour, par l'intermédiaire d'une Société d'émigration japonaise. Les Chefs de Chantiers sont des blancs, libérés pour la plupart, payés de 5 à 8 f. par jour.

8 Juillet

Départ du PROTET et de la MEURTHE pour aller attaquer NOUMEA. Dès hier soir on nous guette de terre pour aviser la garnison de notre départ. M. RAPADZI avait mis ses canaques à faire le quart sur l'appontement pour nous veiller.

9 Juillet

4h45 Rentré dans NGEA, mis à l'appel. A 6h10 mis tout le monde à terre. A 7h. OUEN TORO est pris, à 07h05 la MEURTHE a pris OUEMO. Les troupes se mettent en route pour NOUMEA, où la Compagnie du PROTET arrive sans rencontrer qui que ce soit. La Compagnie de la MEURTHE voit se replier devant elle les sections qui gardent la Gendarmerie de la Vallée des Colons et la prennent sans doute pour une avant-garde. En bref : succès complet. N'DOUA n'a pas signalé la MEURTHE, le phare n'a pas signalé le PROTET. On n'a pas répondu au téléphone désespéré du garde de OUEN TORO. La note comique est donnée par l'arrestation du Lieutenant d'Artillerie M... arrivant avec deux hommes pour mettre OUEN TORO en état de défense (les deux hommes ont été immédiatement utilisés comme coolies), celle du Directeur de l'Artillerie et celle du Procureur Général qui faisait sa promenade du matin.

10 Juillet

On ne parle que de l'exercice d'hier. Les habitants de Nouméa, qui se rendent un compte inexact de ce qui s'est passé, nous couvrent de fleurs et ont des paroles amères pour les Fantassins.

14 Juillet

Jeux publics. Salves. Revue assez minable. Dans l'après-midi coups de canon en dehors des heures réglementaires. C'est un navire de guerre italien, commandé par le Duc des Abruzzes, qui vient d'entrer.

Le soir, bal du Gouverneur à l'Hôtel de Ville.

15 Juillet

Inspection générale du PROTET.

17 Juillet

Appareillé à 6 heures et demie.

18 au 22 Juillet

Hydrographie. Trouvé un chenal allant du récif Sud de la passe du DUROC jusqu'à l'anse de VOUAVOUTO.

23 Juillet

Arrivé à Nouméa. Epidémie de grippe en ville où tous sont un peu atteints.

30 Juillet

Départ pour Sydney à 06h30 du matin. Dans l'après-midi la brise prend au N.W., dans la nuit elle a un peu forcé à l'W.S.W. Il a fallu mettre à 9 N, la mer vient de l'avant et nous tanguons pas mal.

3 Août - 21 Août

Séjour à Sydney. Ma vie y a surtout été officielle : déjeuner chez le Captain in charge où je rencontre un doux maniaque qui occupe ses loisirs à établir des correspondances entre des nombres variés et à traduire tous les chiffres, distances, rayons sous une forme qui lui est très personnelle. Réception en l'honneur du Coronation Day, où le Gouverneur général gratifie chacun d'un entretien variable suivant le grade ; Dîner chez le Gouverneur où je suis entrepris par un Professeur de Littérature française à l'Université qui professe le Roman de la Rose et le Roman de Renart ; ses élèves n'arrivent pas à se faire comprendre des Français et s'en étonnent.

21 - 23 Août

De SYDNEY à HOBART. Très beau temps, longue houle de S.W. en doublant le Cap Pillar pour entrer dans Storm-Bay brise très fraîche.

25 Août

HOBART a beaucoup d'allure. La DERWENT fait une rade merveilleuse et bien découpée qui allonge l'horizon et fait un premier plan sérieux et dans le fond, ce Mont WELLINGTON avec son sommet poudré de neige a vraiment bonne mine et fait un beau fond de paysage. Dans ce pays agricole on n'a pas les agitations de l'Australie propre. La vie est à très bon marché. Il ne fait jamais bien froid. La Capitale ne vit que de l'achat des produits agricoles et de la vente aux fermiers des objets dont ils ont besoin. On n'a pas non plus beaucoup de distractions, aussi sommes-nous le "clou" du moment. Tout ce qu'il y a d'Autorités se précipite à bord pour faire visite. On la leur rend. Le fond de leur pensée semble être le suivant : "Vous avez été si bons de vous déranger pour venir à HOBART nous distraire un peu, comment reconnaître cette gentillesse ?" en River

Nous avons été dîner chez le Lieutenant gouverneur. Il était en uniforme habit noir à la Française culotte et bas de soie, souliers à boucles, épée, jabot et manchettes de dentelles. C'est original et n'a nullement prêté à rire, car il portait ce costume avec beaucoup d'aisance.

Après-dîner on a parlé sous-marins. Le plus enragé pour avoir des tuyaux était l'évêque catholique ; puis le Gouverneur m'a entrepris sur la guerre russo-japonaise, comme tous les Anglais il fait des vœux pour le triomphe des Japonais.

29 Août

Nous quittons HOBART à 2 heures de l'après-midi par temps moyen. Jolie brise de N.E.

3 Septembre

Après quelques jours de houle, temps superbe et calme plat. A peine sommes-nous mouillés dans le Port d'AUCKLAND que le Capitaine du port apporte un petit papier sur lequel il est dit que nous devons au Gouverneur l'autorisation de

descendre à terre, toutefois qu'on peut descendre en attendant l'autorisation. Le Commandant déclare qu'il trouve la règle bizarre et que nous repartirons aussitôt le charbon terminé. Le Gouverneur apprend les intentions du Commandant aussi est-ce un échange de câbles, d'excuses, de regrets : "Ne vous emballez pas" "référez-en à PARIS, mais ne prenez pas de décision avant, nous serions si désolés". Nous restons donc.

3 au 11 Septembre

Séjour à AUCKLAND. Visites, déjeuners, réceptions.

Nous partons en bande pour le Wonderland où un wagon spécial nous mène à WAKAREVAREVA. De là nous partons en voiture à 5 chevaux. La route n'est pas très bonne, complètement dénuée de garde-fou. Au bout de très peu de temps je suis rassuré. Notre cocher conduit admirablement. A certains coudes convexes vers la vallée il lance ses 5 chevaux en avant avec une telle hardiesse qu'on pourrait croire qu'il va les précipiter dans le vallon, il les ramène à temps vigoureusement du côté de la montagne et la voiture tourne exactement à l'endroit convenable.

Nous passons le Lac Bleu, le Lac Vert. Les voitures se sont arrêtées. Nous gagnons la berge d'un lac qu'il va falloir traverser. On nous entasse dans une baleinière. Au point de débarquement des tonnes de boue, traces de l'éruption dernière ont durci et font des collines grises que nous franchissons pour atteindre le Lac Rotomahama, le lac bouillant. Nous embarquons de nouveau dans une baleinière et à un certain moment on s'arrête près d'une berge désolée et pendant 5 minutes on nous explique qu'il y avait autrefois des terrasses roses et blanches qui ont été détruites par l'éruption. Un peu plus loin l'eau commence à tiédir, puis à un détour du rocher l'eau du lac bout, les berges lancent des jets d'eau chaude et de vapeurs qui enveloppent toute la base de la montagne. A quelques pas de là nous sommes à terre. Une grosse colonne de vapeur sort du cratère du geyser. On entend des gargouillements souterrains mais rien ne part. Rien n'étant venu au bout d'une heure et demie, nous continuons notre route à pied. Le guide me signale là-bas sur un des lacets de la route un point noir : une dame française. Depuis notre séjour à AUCKLAND, nous trouvons sur terre les registres où s'inscrivent les voyageurs, la mention "Madame L..., de PARIS". Cette dame visite tous les Musées, toutes les "Places of interest". Quelques moments avant nous une légende s'est créée autour de cette personne que certains devinent jeune et jolie, mais que personne n'a encore vue.

C'est bien d'elle qu'il s'agit. Nous trouvons une personne de 45 à 50 ans, assez forte, rouge et suante, le teint hâlé comme un vieux pilote, vêtue de forte toile. Depuis deux ans elle est partie de PARIS, dit-elle et, seule, ne sachant que le français, elle parcourt le monde, accomplissant tous les rites indiqués par le BAEDEKER, restant dans les endroits le temps indiqué par les paquebots ; c'est ainsi qu'elle est allée de Honolulu en Nouvelle-Zélande en passant par Tahiti. Mais son séjour à Tahiti, entre l'arrivée de la MARIPOSA et le départ du TAVIANI, n'a été que de 24 heures occupées par le soin de ses bagages ... mais elle est passée par Tahiti ! Elle compte rentrer en France dans 18 mois.



approche de HOBART

Nous repartons en voiture par des chemins affreux. Moulus, rompus, nous finissons par arriver à l'hôtel où nous nous précipitons dans l'eau chaude et sulfureuse qui forme naturellement les bains de l'hôtel.

Après le dîner nous allons assister à une danse de Ukauka par les femmes maories du village. Ces danses sont très inégales comme couleur, les unes sont encore voisines des anciennes danses, les autres, réglées en manière de quadrilles, sont inspirées par nos danses modernes.

Le lendemain nous nous promenons autour de l'hôtel. Ici, la terre est en perpétuel travail, ce ne sont que sources chaudes, geysers, trous de boue bouillante, jets de vapeur, soufre enflammé. Les trous de boue bouillante sont particulièrement curieux par leurs éruclatations, les uns répètent à satiété les mêmes bruits, différents d'un trou à l'autre ; d'autres font dans la masse liquide des boursoufflures qui crèvent en dessinant de curieuses fleurs ou des figures géométriques, particulières à chaque trou et différentes aussi les unes des autres.

Un plus grand geyser que les autres est soigneusement cadenassé et fermé. Il ne joue qu'à la condition d'être savonné et l'agent du district a reçu l'ordre de le savonner pour nous, mais nous l'attendons en vain.

Un village maori est bâti sur cette terre effervescente. La nature a pourvu à beaucoup des besoins de la population qui a spécialisé avec soin l'usage des trous d'eau chaude. Voici le bathing pool peu profond, plein d'eau tiède, où femmes et enfants prennent leur bain ; le cooking pool, très profond, est plein d'eau bouillante. C'est un gigantesque bain-marie où trempent les bouilloires, les récipients ordinaires de la cuisine, soigneusement amarrés sur les bords du trou. Le laundry pool, tiède, où la lessive se fait naturellement comme dans une lessiveuse.

Voici enfin un trou à désinfection où l'on jette tous les détritits qui y sont bientôt cuits, recuits et détruits.

Les maoris que nous avons vus sont assez voisins comme aspects extérieurs des indigènes des Marquises et des Samoa. Ils sont cependant très anglicisés. Ils ont pourtant conservé la salutation par friction du nez, et ce n'est pas un spectacle peu comique que de voir des parentes affectionnées se dire adieu à la gare, nez contre nez, se le frottant doucement, en pleurant.

Le tatouage de la face existe encore, mais beaucoup plus réduit qu'autrefois. Ce ne sont plus ces dessins compliqués, que tout le monde connaît et qui étaient sur la figure des chefs un véritable blason, un résumé des hauts faits de la famille.

Dans le train nous rencontrons l'agent paresseux qui n'est pas venu nous "savonner" le geyser. Il s'excuse de son mieux et nous prie de n'en rien dire. Nous n'aurons rien de plus pressé en rentrant à Auckland que de confier le fait à un reporter de journal ...

Lors de notre séjour nous rencontrons le Commandant de la canonnière anglaise, homme plutôt petit, oeil vif et égrillard, menton pointu, air narquois. Il ne veut pas être confondu avec d'autres. En civil il arbore des cravates éblouissantes, des gilets rouges, des manteaux verts. A bord il a transformé son appartement en boudoir : fleurs, vases, objets d'art, large canapé, tentures, photographies de femmes, tableautins galants et, dans un coin, une collection de bottes bien cirées. Au point de vue militaire, une mauvaise tête n'en faisant qu'à son idée, capable de faire battre deux Saints ...

15

SOUVENIRS

du

PROTET (VI)

SEPTEMBRE

OCTOBRE 1904

NOUVELLE-CALEDONIE

ILES FIJI

ILES SAMOA

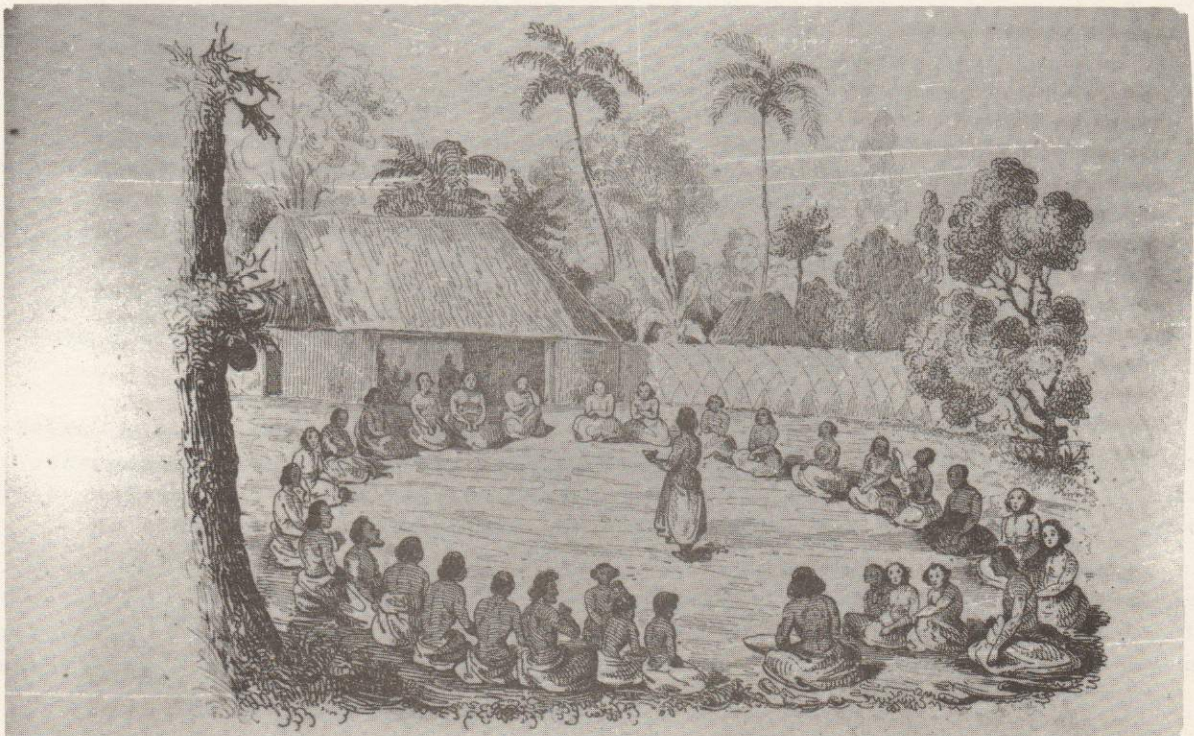
15 - 19 Septembre : Traversée d'Auckland à Nouméa.

Dans la nuit du 17 au 18 la mer est très dure. Un paquet de mer déforme une des tôles dessous l'encorbellement. Nous roulons beaucoup.

19 Septembre - 6 Octobre : Séjour à Nouméa.

Dès notre arrivée nous trouvons au courrier une lettre du Ministre nous ordonnant d'aller au CALLAO par TAHITI et de partir le plus tôt possible.

Il y a actuellement une véritable crise d'appendicite en ville.



Un Kawa.

Nous faisons nos adieux à tous ceux qui ont été si aimables pour nous ... tout en faisant nos préparatifs de départ.

6 Octobre

Départ pour THIO où nous arrivons le soir même.

7 Octobre

Après un tir sur le "Professor" nous faisons route pour SUVA où nous arrivons le 10 Octobre.

10 - 16 Octobre : Séjour à SUVA.

SUVA, jolie petite ville, dans la verdure, intermédiaire comme importance entre NOUMEA et PAPEETE. Magasins anglais. Dans la rue le mouvement ordinaire d'une ville du Pacifique, beaucoup d'Indiens, des gentlemen fidjiens, chemise empesée, boutons d'or, col impeccable, cravate noire, le stick à la main, des bagues aux doigts, la chaîne de montre en or sur l'estomac, mais sans pantalon, seulement un paréo blanc immaculé. Ils sont aussi nu-pieds, nu-tête, avec cette perruque rousse invraisemblable qui a l'air d'un ourson de grenadier.

Le lendemain même de notre arrivée débarque du Paquebot le nouveau Gouverneur. L'Aviso anglais sur rade n'ayant pas assez de canons pour rehausser la fête de "Boum-boums", c'est le PROTET qui assure la charge de saluer son Excellence au moment où elle débarque ...

Le lendemain, réception et prise de commandement du Gouverneur. Pièce en deux actes. Le premier se passe à la Cour de Justice. Le Gouverneur prend place sur une estrade. Au pied de cette chaire, le Chief Justice, grand diable vêtu de rouge, que je n'aimerais pas rencontrer le soir au coin d'un bois ! Le Gouverneur prononce les serments d'usage et baise une vieille petite bible crasseuse. Puis les Corps constitués lui présentent des adresses sur parchemin enluminé auxquelles il répond par quelques mots.

Deuxième acte : nous nous transportons au quartier des troupes indigènes. Là, une très grande case faite de bois liés, enchevêtrés en dessins géométriques d'un effet très original et très heureux ; tout autour dans l'intérieur sont rangés les "Rocos" ou Chefs de villages ; sur un des côtés des chaises pour le Gouverneur et la suite.

L'orateur canaque se lève et prononce un discours traduit par un interprète. Les autres "Rocos" l'approuvent par des séries de trois grognements proférés en voix d'ultra-basse et des hurlements continus, lamentables, très sourds comme ceux d'un vieux gros chien qui hurlerait à la mort ...

C'était certainement peu encourageant ces cérémonies, pour celui qui devait être mangé, au temps tout récent où les Fidjiens étaient cannibales ! Il n'y a pas beaucoup plus de trente ans que CAKOBANU, le dernier roi, mangeait encore de la chair humaine. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître ce Seigneur,

16

mais je puis assurer que sa fille est un solide morceau, ce qui semble prouver que son estimable père devait se trouver très bien de cette cuisine un peu spéciale !

Puis on apporte le grand plat à Kava, grand bassin en bois, d'une seule pièce, monté sur des pieds du même morceau, muni d'un chapelet d'écorces tréssées, orné de coquillages, que l'on élonge dans la pièce dans la direction du Gouverneur. Le fabricant de Kava met de la poudre dans le fond du plat, il y ajoute de l'eau. Puis avec un petit faubert en fibres, il brasse le liquide et enlève la poudre dont le jus a été exprimé. Il reste un liquide jaune limoneux que l'on apporte dans de vieilles demi-noix de coco polies par l'usage et par le temps. Les personnages principaux en boivent à tour de rôle et, pour témoigner leur joie avant de boire le liquide, choquent trois fois leurs mains l'une contre l'autre, lentement, hiératiquement ...

Chacun ayant bu, on se sépare : la cérémonie est finie.

Tout le monde nous a très bien reçus à SUVA. Gens aimables qui s'ennuient à mourir dans leur petit trou et pour qui nous sommes un prétexte à distractions. J'ai aussi été dîner chez le "grand diable rouge" de Chief-Justice. Après dîner le Chief-Justice a joué et chanté des airs créoles de la Barbade où il a été employé avant de venir ici. De là à la danse du ventre et à la bamboula il n'y a qu'un pas ... La soirée s'est terminée par un "Cake-Walk" échevelé que j'ai dansé avec le grand Chief-Justice, et pendant lequel le Secrétaire du Gouverneur a failli s'étrangler, secoué par un rire convulsif et hoqueteux !

16 Octobre - 17 Octobre.

Traversée sans incident de SUVA à WALLIS.

Nous rattrapons le jour que nous avons perdu en repassant le 180ème.

L'entrée du récif de WALLIS est délicate à certaines heures de marée à cause d'un courant traversier de six noeuds qui jette l'avant du côté du récif autour duquel on tourne sur la droite pour entrer.

17 - 18 Octobre : Séjour à WALLIS

Je vais à terre voir le Roi LEVALAU. Il est un peu souffrant et ne se tient pas dans la maison de pierre qui est sa résidence officielle, mais dans une case voisine. C'est un vieillard de 70 ans, l'air abruti et inintelligent. Il est assis sur une natte ; quelques femmes sont aussi dans la case avec des marmots. Je m'assieds, lui serre la main et nous attendons le missionnaire que j'ai prié de venir comme interprète. Une des femmes me fait des cigarettes en tabac indigène, roulées dans une feuille de pandanus. Le roi fume aussi. La femme préposée à la fumerie, arrive à 4 pattes, s'assied devant LEVALAU et lui tend la cigarette ou vient en reprendre le bout lorsqu'elle est finie.

Arrivée du Missionnaire, le Père BAZIN, mariste. Echange de compliments. Je prévient Sa Majesté que le Commandant viendra le voir et je rentre à bord. Sur la plage des quantités d'enfants, des filles avec une tignasse ébouriffée autour de la tête comme des rayons de soleils d'été des almanachs, des femmes à la chevelure rose.

La situation semble avoir bien changé depuis quelques années et les missionnaires

ont dû lâcher un peu la main à leurs catéchumènes car l'île ne semble pas vivre comme je l'avais entendu dire autrefois, sous un régime conventuel et monastique.

Des filles m'ont même tenu des propos d'un salé ! Il est vrai qu'en pays canaque cela a peu d'importance.

J'ai accompagné le Commandant qui est allé rendre visite à LEVALAU. Il y a eu, naturellement, un Kawa d'honneur, préparé par une vieille canaque qui est venue ensuite s'accroupir aux pieds du Commandant pour lui offrir une natte.

LEVALAU est venu à bord. Il a été reçu avec

Bientôt une grêle de pierres lancées à une très-petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le tems de tirer ses deux coups de fusil ; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massues et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de la Boussole, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de l'Astrolabe, et elles laissaient parallèlement entre elles un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large ;



ENLEVEMENT DU CANOT DE "L'ASTROLABE"
QUE COMMANDAIT FLEURIOT DE LANGLE.

WF

les honneurs royaux. Son pavillon a été hissé et on lui a tiré 21 coups de canon. Cela ne l'a pas empêché d'être copieusement tancé et menacé de déposition s'il continuait à brimer les blancs et ses sujets, ce dont il ne se fait pas faute. Il a promis d'être plus raisonnable à l'avenir.

19 Octobre : Nous partons pour APIA.

Les communications par pirogues sont assez fréquentes entre APIA et WALLIS qui considère la première île comme une capitale.

Le port d'APIA est une petite coupure dans le récif, exposée au vent et à la mer du Nord, un entonnoir dans lequel se sont précipitées des vagues énormes qui ont jeté à la côte, lors du fameux cyclone, trois navires américains et trois navires allemands. Je me demande même comment ces six navires pouvaient tenir dans un espace aussi restreint.

Après avoir mouillé deux ancrs, nous nous amarrons l'arrière sur un coffre pour nous mettre debout à la houle, faible, il est vrai, mais suffisante pour nous faire rouler.

Le Gouverneur impérial est le Docteur SOLF, parlant très bien l'anglais et bien le français. Son Secrétaire, VON VIGNAU, marié à une française, parle très bien le français.

APIA : un demi-cercle de verdure le long du rivage avec une unique rue. Derrière, de grandes plantations de cocotiers, MOLINOU, village de MATAAFA. La population canaque est forte, bien découplée, mais l'arrière-train un peu lourd. C'est une population moins fine qu'à TAHITI.

Nous avons eu une fête chez MATAAFA, en l'honneur de l'anniversaire de l'Impératrice. VON VIGNAU m'y amène dans sa voiture. Nous sommes assis à une extrémité avec le Gouverneur et le roi. Ce dernier est vêtu d'un paréo et d'un veston militaire bleu. Il tient à la main un émouchet de crin blanc dont le manche est d'ébène incrusté d'argent ; c'est un cadeau de l'Empereur. Le long des murs sont rangés les principaux personnages canaques. En face de nous, une belle fille de 25 ans environ, cheffesse de SAVAI, est accroupie sur ses talons et prépare le kawa. Comme costume : une jupe et une courte pièce de soie noire percée pour le cou, qui lui tombe sur les seins et sur le dos. Ses gestes sont mesurés, harmonieux ; sa figure impassible. Elle a l'air d'accomplir un rite.

Le "Speaker" de cette réunion de Chefs fait un discours que tout le monde écoute avec intérêt, surtout nous qui n'y comprenons rien. Puis le kawa est distribué en commençant par les hauts dignitaires dont le nom est annoncé par un Maître des Cérémonies ; ce sont Mgr BRAYER, l'évêque catholique, le Docteur SOLF, Gouverneur impérial, le Commandant, le roi, le Président de l'assemblée puis le menu fretin.

Après tous arrive un drôle d'individu maigre et sordide, qui se contorsionne et fait des grimaces en glapissant des sons baroques. C'est le fou du roi ; il est, paraît-il, très comique. Tout le monde se tord. Un verre de kawa est sa récompense.

Nous sortons et nous nous rangeons devant la case, les uns sur des chaises, les autres sur des nattes par terre. Ainsi fais-je avec les deux Cheffesses de SAVAI que j'entretiens de cigarettes pendant toute la cérémonie. Je partagerai même mon manteau pendant un petit grain de pluie ...

D'abord s'avancent lentement et sur un air assez lugubre, les porteurs de présents. Leur marche très ralentie, la tristesse dont est empreint leur chant, expriment sans doute le regret de se débarrasser à notre profit des bananes, cocos, poulets ... qu'ils viennent déposer sur le sol devant nous.

Viennent ensuite les filles des écoles protestantes, vêtues de blanc, toutes laides et empotées. Elles sont conduites par une maîtresse blanche, hommasse, coiffée d'un chapeau ridicule. Au lieu de nous chanter des airs samoans, elles entonnent je ne sais quelle cantate allemande aux 99 couplets. Elles sont tellement grotesques que tous, blancs et indigènes, se tordent de rire au deuxième couplet dont la mesure est vigoureusement battue par la maîtresse ! On leur envoie le Maître des Cérémonies pour leur dire que c'est assez. La maîtresse fait d'abord mine de ne pas comprendre, mais le Maître des Cérémonies lui signifie d'un geste énergique qu'il lui faut fiche le camp. La maîtresse et les élèves, deux par deux, se retirent en bon ordre et font une révérence de cour en passant devant le Gouverneur.

Puis viennent les danseurs et les danseuses. Danses de guerre et danses d'amour. Quel bel homme que ce Chef de SAVAI qui danse presque nu avec son tatouage bleu des cuisses et des fesses comme unique vêtement ! Les Chefs de danse ou de chœur étaient coiffés d'une espèce d'ourson très volumineux dans lequel étaient plantées des baguettes rouges en éventails garnis de plumes et de miroirs.

On m'explique que les missions ont tort d'essayer d'élever les filles canaques comme des "Misses". On leur apprend même le piano. Elles oublient tout cela bien vite lorsqu'elles retournent à la case paternelle.

23 Octobre

Nous jetons un pied d'ancre dans la Baie du Massacre pour restaurer et repeindre le monument élevé à la mémoire de FLEURIOT DE LANGLE et ses Compagnons tués à TUTUILA. Le Chef du village vient à bord. Il porte un habit de plénipotentiaire français, chapeau à plumes blanches, épée à poignée de nacre, un pantalon, un vrai pantalon ! et autour du cou un collier de fleurs et de grains.

Avec sa suite ils vont chez le Commandant qui leur donne de la bière et une cigarette. La conversation est forcément limitée à quelques gestes.

A terre nous trouvons le monument en bon état. Une équipe en repeint la quille, en rejointoie les pierres décimentées.

Le soir même nous mouillons à PANGO-PANGO, très joli port, bien fermé,

18

entouré de hautes montagnes ; sur le bord de l'eau une étroite lisière sur laquelle est établi un sentier, des cases de loin en loin sur le bord du sentier et dans le fond de la baie un village. Sur le côté sud l'installation des Américains qui se compose essentiellement d'une glacière, d'un appontement, d'un parc à charbons et de logements. Le Capitaine de Frégate UNDERWOOD commande la vieille corvette "ADAMS" accostée aux appontements. Il est en même temps Gouverneur de l'île.

Visites officielles, dîner de conserves chez le Commandant UNDERWOOD qui a une jolie maison perchée sur un saillant du coude que fait la baie après l'entrée.

PANGO-PANGO ne produit rien. Ce que nous mangeons est du "Frozen-meat" ou des conserves, le tout apporté par le paquebot de l'Oceanic Steam Ship qui passe toutes les trois semaines. TUTUILA est une île anti-alcoolique. Il est défendu d'y débarquer des spiritueux sauf comme médicaments et les matelots américains qui aiment bien boire de temps en temps, se plaignent amèrement de cette prohibition.

En face de l'entrée, une mission catholique avec deux Pères, l'un Luxembourgeois, l'autre Breton de St Pol de Léon, le Père GUYAVARCH. Ils nous amènent un jour à bord toutes leurs ouailles qui nous donnent une fête, mais cela manque de cadre, le pont du navire est trop étroit et il fait une chaleur !

Après quatre jours de relâche à PANGO-PANGO nous appareillons pour PAPEETE. Ce n'est pas trop tôt, il fait vraiment trop chaud dans ce patelin !

SOUVENIRS

DU

PROTET

... TAHITI

LE PROTET
et
LA ZELEE




Nous arrivons à PAPEETE vers 2 heures de l'après-midi le 31 (Octobre). La ZELEE est sur rade. On m'a retenu une maison sur le bord de l'eau, que je partage avec un camarade. Deux pièces qui nous servent de chambre à coucher, une véranda par devant, une autre par derrière. Un jardinet à l'abandon dans lequel il y a quelques bananiers et papayers, un tiaré, une petite hutte de planche avec la douche ; par devant quelques mètres de terrain et la mer.

VERMERSCH, le Receveur de l'Enregistrement, multiplie les répétitions de sa musique au Palais Pomaré. Presque tous les soirs la Société philarmo- nique joue et c'est là le rendez-vous.

Après la musique un tour au marché pour acheter aux modestes étalages les mangues, les oranges et boire un peu de glace, prendre quelquefois les couronnes de tiarés pour le lendemain et nous rentrons doucement le long du bord de la mer. Les gens sont assis sur des bancs dans l'obscurité ou sur



PAPEETE : vue du large.



Le Diadème

l'herbe rase ; on ne les voit pas ; j'entends seulement en passant les conversations à mi-voix qui ne troublent pas l'apaisement un peu lourd des soirées tahitiennes.

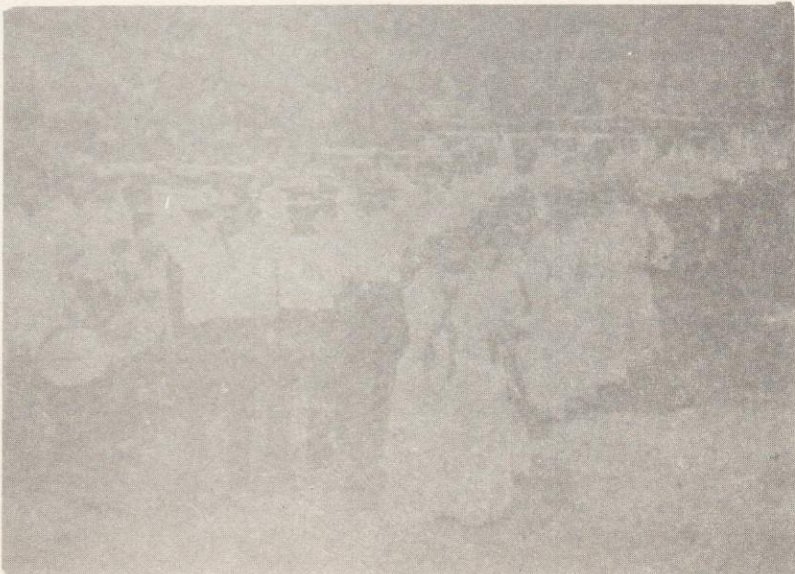
Les soirs où il n'y a pas de concert nous nous installons dans l'herbe près de la porte du faré-faré (le cercle) et nous faisons des consommations orgiaques de limonade en bavardant avec les vahinés et les camarades. Les femmes qui font la grande noce boivent même un verre de Pipermint à l'eau.

Le premier dimanche nous allons dîner sur les bords de la rivière de Punarou. Une autre fois nous allons aux bains Hinoï près d'Aroué ; une autre fois au Pont Bourgoin sur la Fataoua. En attendant l'heure du déjeuner nous montons au poste de la FATAOUA et pendant que mes camarades plus jeunes, en dépit de la chaleur, poursuivent jusqu'au col, je vais fureter avec le Médecin dans les jardins abandonnés du poste ; nous en rapportons une ample provision de fraises et des bouquets de fleurs. Le déjeuner est celui de tous les amouramas : oeufs, endaubage, boîtes de sardines et de thon, cambusard.

HYMENE

A

TAHITI.



20

J'ai aussi été passer quelques jours à MATAIA.

Un matin nous partons en voiture. Rien à dire de cette route de ceinture qui fait le tour de l'île. C'est un ruban plat courant près du bord de l'eau entre les arbres, derrière lesquels nous voyons les hautes montagnes qui sont le centre de l'île.

Nous passons FAHAA et sa montée, PUNAVIA, PUNAROU, PAHEA où j'ai été récemment à l'inauguration du temple, PAPARA qui fut riche, un moment, par la vanille et où des canaques ont de très jolies maisons qui leur ont coûté jusqu'à 80 000 francs (ils ont été volés du reste !) puis MARAA avec son contrefort rocheux qui descend jusqu'à une grotte sur le bord de la mer ; l'air devient plus vif après avoir passé ce contrefort qui brise un peu l'alizé ; puis ATIMAONO ou terre Eugénie où il y a eu de grandes plantations de coton et où il y a encore une sucrerie et, enfin, MATAIA au 47ème kilomètre Nous arrivons vers 12 heures. Nos chevaux ont fait la course au petit trot sans s'arrêter. Nous descendons en face de la maison de TEINA. Toute la famille est là pour me recevoir ; je ne sais trop le lien qui les unit. Après les salutations et les présentations, tout le monde retourne à la cuisine où finit de s'élaborer notre déjeuner.

Il pleut mais cette journée se passe assez bien. Mon séjour n'a pas été très mouvementé, il a plu la moitié du temps et je n'ai pas pu faire la promenade au Lac VAIRIA, que j'avais projetée. Les rivières grossissent en cinq minutes. Il pleut nuit et jour dans la montagne. Ce sont de mauvaises conditions pour faire cette promenade dans laquelle on traverse la rivière 14 fois et où on peut être forcé de coucher à la belle étoile.

Pour occuper les loisirs et profiter des éclaircies qui se font de temps en temps au coucher du soleil, il y a grand HIMENE tous les soirs devant la maison. Les chanteurs et chanteuses du village se réunissent devant la maison et chantent jusqu'à l'enrouement, jusqu'à minuit, une heure du matin. Suivant la mode ordinaire on introduit mon nom dans les couplets faits d'avance et on chante indéfiniment mes louanges. D'autres fois ce sont des couplets égrillards. La grosse TIARI se secoue d'aise et rit. Certaines chansons sont assez raides, ou peut-être moqueuses, pour que Tiari ne veuille pas me les traduire.

Naturellement, il y a nombreuse affluence. Les gens du village sont là tout autour dans l'ombre et écoutent. Leur présence n'est dé-

celée que par le point rouge du tison qui sert à allumer les cigarettes en pandanus.

Entre temps on fait circuler un seau plein de vin rouge, baptisé. Quelquefois aussi, on danse. Le grand succès est la danse des boucs ! Les tanés imitent, tout en chantant, les bonds, les coups de cornes et les attaques des boucs qui se battent pour les chèvres, pendant que les femmes tournent, dansent, s'échappent ou secouent leurs croupes.

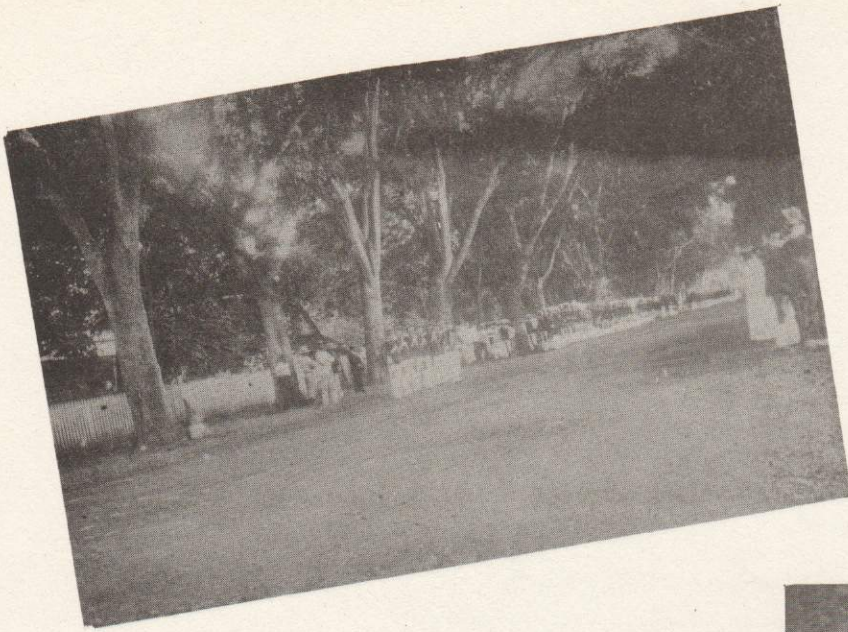
Puis la fête cesse. Tout ce monde vient me saluer et m'apporter les souhaits de bonne nuit. Les lanternes allumées, les danseurs, les danseuses, les invités s'engagent dans les petits sentiers qui rayonnent autour de la maison, les points lumineux des petites lanternes brillent et se cachent au détour des sentiers. Tout rentre dans le silence et on n'entend plus que le bruit clair de la rivière sur les cailloux, la houle qui déferle sur la plage et la basse continue du récif qui ronfle sans repos, plus au large.

La maison a été séparée en trois parties par des draps tendus ; à une extrémité ma chambre avec un lit à moustiquaire, à l'autre bout la chambre commune, au centre le salon. TIARI y couche par terre sur une natte, quelques enfants couchent dehors sous la véranda.

Je vais aussi à la pêche au nato, dans la rivière, avec les femmes des environs. Le jour je me promène. Le soir je vais quelquefois à la maison de chant où l'on répète les hymnes que l'on chantera au temple et, dans l'intervalle les diacres m'interrogent, me posent des questions sur la guerre russo-japonaise, me demandent qui a inventé la Bible ...

Il est difficile d'être plus aimablement polis que tous ces gens, pleins d'attentions délicates et de paroles douces. Toute la famille est là pour me servir, mes mouvements sont l'horloge familiale.

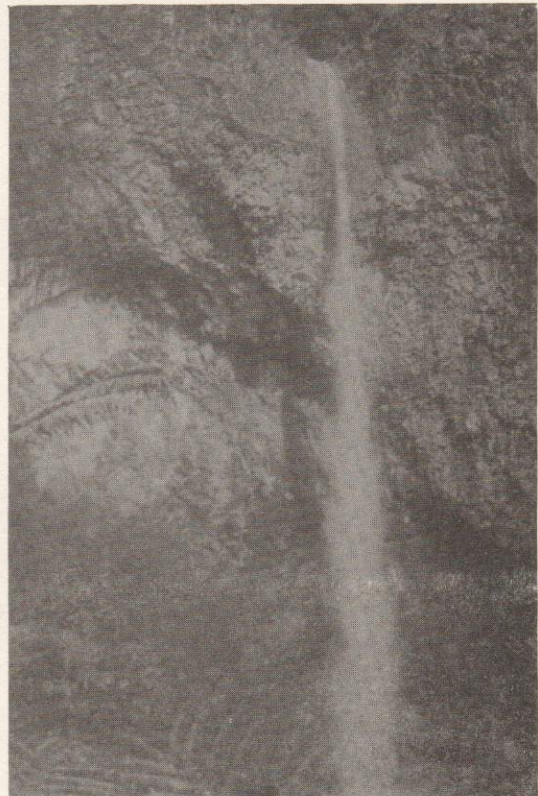
Au bout de cinq jours je quitte ces braves gens. On attelle la voiture familiale que l'on transforme en voiture à deux chevaux au moyen d'un bon morceau de bomao saisi en travers et sur lequel on attelle un cheval de renfort avec des cordes.



La Rue BRUAT
à PAPEETE

21

CASCADE
DE LA FATAOUA



*Les jours ont suivi les jours et
voici maintenant le départ. Je vois sur
le quai MATOUA, TIERI, ROURAU, MIGNON.
Elles sont venues m'apporter des fleurs,
un chapeau, de la vanille. "IA ORA NA
ÔE TAHITI ITIE" - Adieu TAHITI chérie.*

13 Janvier - Départ pour les Marquises.

*Le Carré n'est pas très gai, pourtant
certains partent sans regret et mani-
festent leur joie bruyamment, mais ils
n'arrivent pas à dégeler les autres.*



VAIRIA

SOUVENIRS du PROTET (VII)

DECEMBRE 1904 - JANVIER 1905

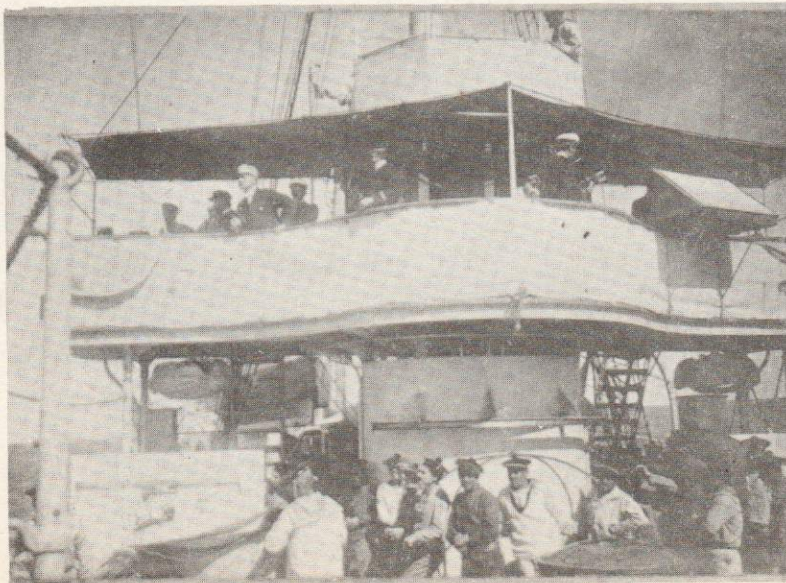
... ILES MARQUISES

... ILES HAWAI



Nous arrivons le 16 Décembre à ATUANA, dans HIVA-OA. Il pleut à torrents. Nous mouillons à l'ouverture d'une petite crique trop étroite pour que nous puissions nous y enfoncer. Nous sommes un peu à l'abri de la houle. Le sentier qui surplombe la petite baie est couvert de marquisières et de vahinés. L'Administrateur, un jeune médecin, vient à bord. Ses domaines sont parfaitement calmes quoi qu'on en ait pu craindre à PAPEETE.

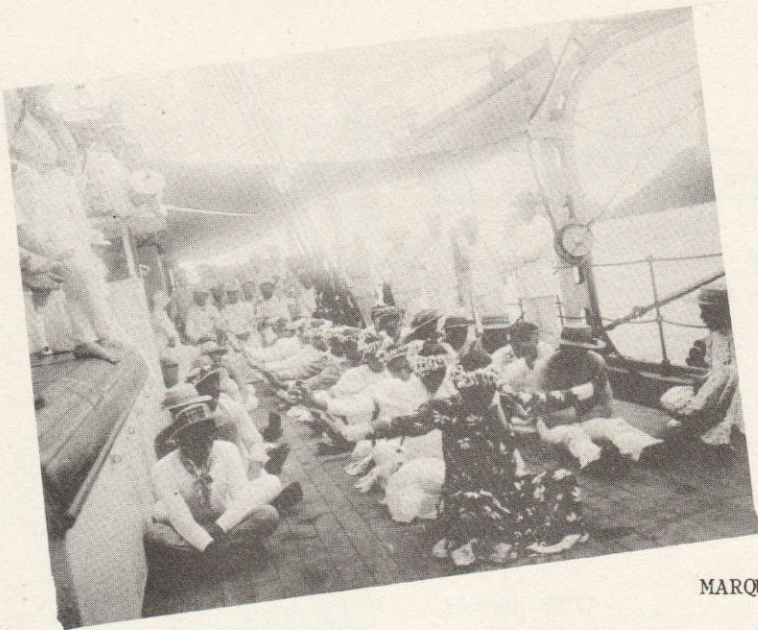
Dominant ATUANA, le village est un sombre et majestueux morne, abrupt et sauvage. Les nuages de pluie le vêtent d'un manteau gris qui en cache par moments le sommet. Le paysage est grand. Malheureusement il pleut trop.



PASSERELLE

DU

PROTET



HYMENE

AUX

MARQUISES

Du 16 au 24 Décembre : traversée des MARQUISES à HONOLULU. Très beau temps, très chaud. Sauf une soirée et une nuit où nous avons un peu de mer de 5 à 6 mètres avec un vilain temps chargé, très noir et beaucoup de pluie, la brise est très fraîche et ne force pas.

Dans la matinée du 23 Décembre par un superbe calme plat, à très grande distance, 110 milles peut-être, nous apercevons par-dessus les nuages le dôme arrondi et neigeux des géants jumeaux KILAUA-LOA et MANOA-LOA, les volcans des îles HAWAII. Des nuées se détachent des sommets, nuages ou fumées de volcan ? La nuit qui suit est superbe, d'un beau calme tiède.

Au jour, aussitôt après la santé, nous entrons dans le port où nous prenons le même poste que la dernière fois, l'arrière amarré sur le récif et l'avant face à la ville.

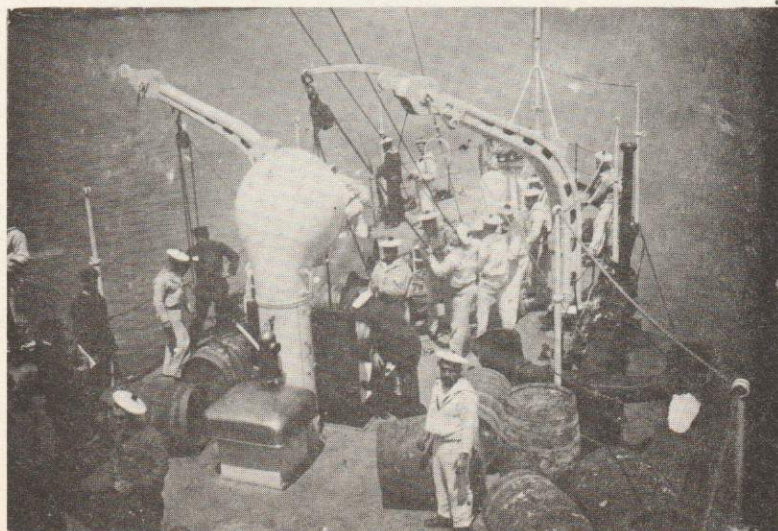
Le port est une coupure dans le récif avec une entrée étroite et longue. Il est petit, mais parfaitement abrité. Du côté du récif est l'amarrage des bâtiments de commerce qui ne sont pas en charge ; du côté de la ville se trouvent les piers.

Les deux artères principales sont BERETANIA, avenue qui va

AVANT

DU

PROTET



parallèlement à la mer vers l'Est, passe devant l'ancien Palais des rois, avec au bout MOANA Hôtel, les petites gargotes du bord de l'eau, le parc de KAPIOLANI, WAIKIKI-BEACH et la Pointe du DIAMANT, dernier contrefort des montagnes qui arrête dans l'Est la Plaine d'HONOLULU et, perpendiculairement à la côte, NUANU Avenue avec ses belles résidences. Cette dernière est prolongée par la Route du PALI qui monte assez doucement dans le fond de la Vallée. Derrière soi on laisse HONOLULU toute verte des palmes des aréquiers et des banians. Les grands arbres n'existent plus dans la vallée. Rien n'arrête la vue. Le panorama se développe un peu estompé de vapeurs. Au bas de la ville on voit les mâtures des navires dans le port, puis une frange d'écume qui indique le bord du récif et, enfin, l'immensité bleue du Pacifique qui se fond sur l'azur du ciel.

Arrêtés sur une petite terrasse, dans un col entre deux montagnes, nous observons les pentes si douces du côté d'HONOLULU et si abruptes sur le versant nord. Une falaise de 800 pieds de haut et de 20 milles de long tombe comme un mur dans un océan de verdure ; des frondaisons plus claires sont accrochées aux hautes falaises et semblent l'écume blanchâtre de cette houle verte dont on ne distingue pas les détails et qui, dans ses couleurs différentes, simule l'agitation, les remous, les tourbillons et les vagues de cette mer d'arbres et de plantations.

A ce Nuanu pali s'attache le souvenir des guerriers d'OAHU qui, repoussés jusque-là par KAMEHAMEHU le Grand, ne voulurent pas survivre à leur défaite et se jetèrent du haut du précipice !

Dans ce col passe, plus frais, l'alizé de N.E. qui ne trouve dans le mur de montagnes que cette étroite issue. On le voit qui fait blanchir les vagues, là-bas, plus loin que les vertes plantations et le ressac contre les récifs et les îlots, met une bordure blanche autour de cette corbeille d'émeraude.

Accrochée au flanc rude et rouge brun de la montagne, une route descend en mille circuits et nous suivons les mules en troupeaux qui paraissent et disparaissent aux replis de la route. Une rumeur bourdonnante monte de la plaine, des villages qu'on ne voit pas ; un bruit de conque appelant les travailleurs. Et, cà et là, sur le vert plus sombre des cannes à sucre, comme des papillons blancs à points rouges, des pavillons flottants que les travailleurs coréens ont hissés pour quelque fête.

Dans l'Est de la MIAMI Avenue, deux hauteurs, dont les pentes commencent dès les faubourgs, dominant la ville. La plus éloignée, Pacific heights, est une colline très aérée. Son propriétaire y avait fait construire plusieurs maisons qui devaient servir d'amorce à un

futur quartier et avait construit un tramway électrique qui serpentait à flanc de coteau et devait le desservir. Tout cela fonctionnait à notre dernier passage mais depuis l'entreprise a périclité, le tramway ne fonctionne plus, les maisons sont abandonnées. Personne n'a voulu habiter dans un quartier éloigné pour lequel il n'y avait d'autre communication que ce tramway, où il n'y avait ni routes pour voitures, ni sentiers pour piétons. Pourtant la vue était très agréable et la température fort douce.

Plus près de la ville est le "Bol de Punch" ancien cratère à peu près à pic du côté du Sud et de l'Ouest, effondré du côté de l'Est. Une route y monte qui conduit au sommet d'où on a toute la vue de la ville.

Les Américains, qui ne doutent de rien, ont voulu faire de HONOLULU une ville de saison. Ils comptaient sur la manie des voyages de leurs compatriotes, sur l'attrait que pourrait exercer un voyage dans un pays où il y a encore des indigènes, sur la douceur du climat pendant l'hiver. Certainement tout cela compte, mais il faut aussi penser qu'HONOLULU est à près de 4 000 kilomètres de SAN FRANCISCO, que la Californie a aussi un hiver très doux, et garde facilement les gens qui y passent. Les trois grands hôtels que l'on a construits périclitent, surtout ceux qui sont en ville, l'Hawaïen Hôtel et le Gouny Hôtel. Le premier est une grande case coloniale dans un jardin, avec véranda, balcon, logettes etc... le deuxième, une immense bâtisse en pleine ville ; le rez-de-chaussée et le premier sont loués à des businessmen, le reste forme l'hôtel très bien installé avec son immense terrasse et ses salles de bal au 5ème étage, ses grandes salles à manger au 6ème étage.

MOANA hotel est sur le bord de la mer, à quelque dix kilomètres de la ville. C'est tout à fait un hôtel de saison américain, avec sa musique tous les soirs, ses bals, ses jeux, ses distractions de tout genre, c'est tout à fait l'hôtel casino.

Dans la rue on rencontre souvent des gens ornés d'une rosette multicolore, ce sont des loyalistes, porteurs des ordres royaux qui leur furent conférés par les derniers rois. Ils ne nous cachent pas, dans l'intimité, leurs regrets de la domination américaine. Du temps des rois, disent-ils, nous pouvions faire venir des travailleurs asiatiques, le sucre rapportait beaucoup et le traité de réciprocité avec les Etats-Unis nous assurait l'écoulement de nos produits. Maintenant, plus de travailleurs, l'introduction en est interdite ; nous courons à la ruine. Ah ! si nous avions su, nous n'aurions pas laissé escamoter la royauté comme l'ont fait DOLE et sa bande. Nous sommes tous royalistes aux îles Hawaï et si on consultait la population dans

futur quartier et avait construit un tramway électrique qui serpentait à flanc de coteau et devait le desservir. Tout cela fonctionnait à notre dernier passage mais depuis l'entreprise a périclité, le tramway ne fonctionne plus, les maisons sont abandonnées. Personne n'a voulu habiter dans un quartier éloigné pour lequel il n'y avait d'autre communication que ce tramway, où il n'y avait ni routes pour voitures, ni sentiers pour piétons. Pourtant la vue était très agréable et la température fort douce.

Plus près de la ville est le "Bol de Punch" ancien cratère à peu près à pic du côté du Sud et de l'Ouest, effondré du côté de l'Est. Une route y monte qui conduit au sommet d'où on a toute la vue de la ville.

Les Américains, qui ne doutent de rien, ont voulu faire de HONOLULU une ville de saison. Ils comptaient sur la manie des voyages de leurs compatriotes, sur l'attrait que pourrait exercer un voyage dans un pays où il y a encore des indigènes, sur la douceur du climat pendant l'hiver. Certainement tout cela compte, mais il faut aussi penser qu'HONOLULU est à près de 4 000 kilomètres de SAN FRANCISCO, que la Californie a aussi un hiver très doux, et garde facilement les gens qui y passent. Les trois grands hôtels que l'on a construits périclitent, surtout ceux qui sont en ville, l'Hawaïen Hôtel et le Gouny Hôtel. Le premier est une grande case coloniale dans un jardin, avec véranda, balcon, logettes etc... le deuxième, une immense bâtisse en pleine ville ; le rez-de-chaussée et le premier sont loués à des businessmen, le reste forme l'hôtel très bien installé avec son immense terrasse et ses salles de bal au 5ème étage, ses grandes salles à manger au 6ème étage.

MOANA hotel est sur le bord de la mer, à quelque dix kilomètres de la ville. C'est tout à fait un hôtel de saison américain, avec sa musique tous les soirs, ses bals, ses jeux, ses distractions de tout genre, c'est tout à fait l'hôtel casino.

Dans la rue on rencontre souvent des gens ornés d'une rosette multicolore, ce sont des loyalistes, porteurs des ordres royaux qui leur furent conférés par les derniers rois. Ils ne nous cachent pas, dans l'intimité, leurs regrets de la domination américaine. Du temps des rois, disent-ils, nous pouvions faire venir des travailleurs asiatiques, le sucre rapportait beaucoup et le traité de réciprocité avec les Etats-Unis nous assurait l'écoulement de nos produits. Maintenant, plus de travailleurs, l'introduction en est interdite ; nous courons à la ruine. Ah ! si nous avions su, nous n'aurions pas laissé escamoter la royauté comme l'ont fait DOLE et sa bande. Nous sommes tous royalistes aux îles Hawaï et si on consultait la population dans

PASSAGE
DE LA
LIGNE

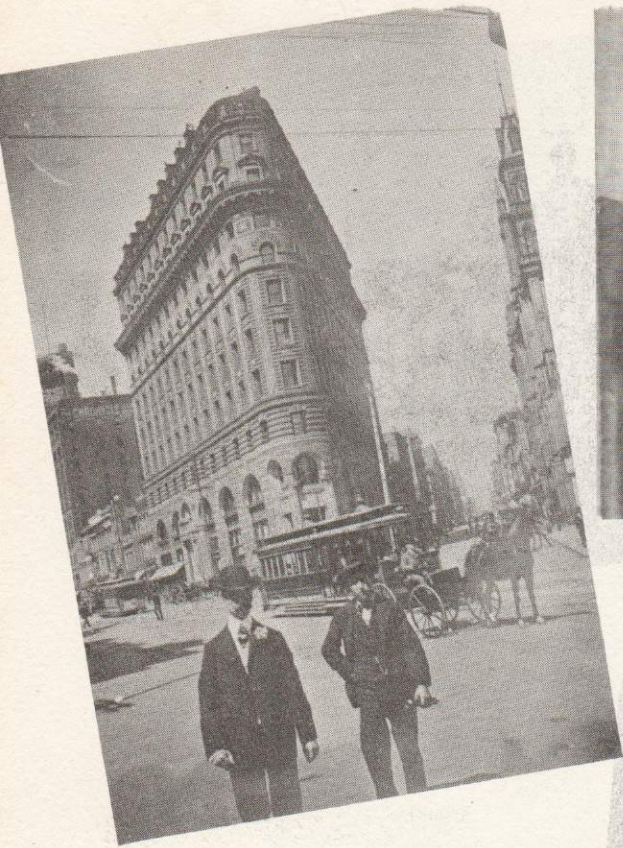


TIR 47

TIR RAPIDE

un plébiscite, il n'y aurait pas trente voix pour le Gouvernement américain, tous les autres blancs et indigènes demanderaient le rétablissement de la royauté. Autrefois, ajoutent-ils, nous disposions de tous nos impôts pour l'amélioration du pays, les seules dépenses improductives étaient l'entretien du Roi de sa garde et de ses fonctionnaires, peu nombreux ; maintenant, notre contribution aux dépenses fédérales nous enlève le meilleur de nos revenus, l'entretien de l'administration locale mange le reste.

Les Japonais augmentent tous les jours de nombre. Ils font la conquête pacifique des îles, en attendant qu'ils la conquièrent à main armée. Je me suis laissé dire qu'ils faisaient l'exercice le dimanche et qu'ils étaient enrégimentés prêts à toutes éventualités. A cause de leur grand nombre tout est à la japonaise ici et nous avons assisté à un bal costumé donné chez le Prince David, bal dans lequel n'étaient admis que les vêtements japonais. Le coup d'oeil était fort joli.

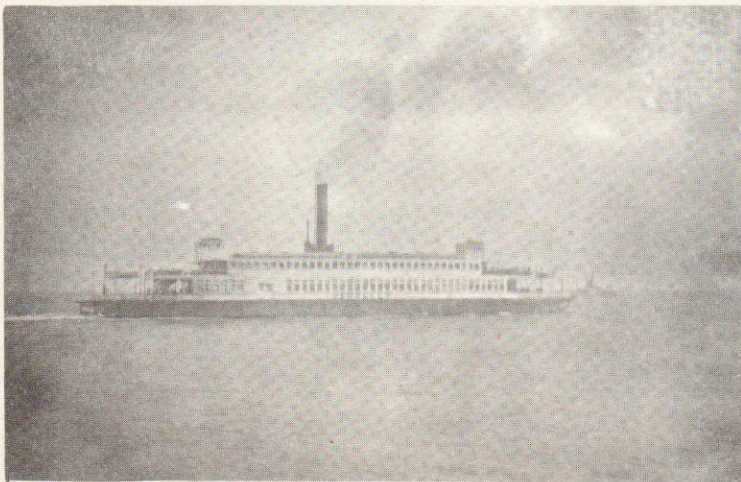


CARE DES FERRIES

MARKET STREET

Le Prince DAVID, Membre de l'ex-famille royale est un robuste garçon bronzé, aux fortes moustaches tout à fait tzigane. Dans la "purée" la plus complète, il a épousé une métisse d'Américain et d'Hawaïenne, et à tous deux ils "claquent" joyeusement l'argent de la dot. Quinze jours après ce grand bal on vendait leurs chevaux et voitures par autorité de justice. La princesse est une superbe femme de 28 ans peut-être, taillée en force mais non sans harmonie, de beaux yeux, une opulente chevelure noire. C'est un très beau specimen de demi-sang. Elle ressemblerait assez à une belle sicilienne.

Dans notre précédent séjour nous allâmes déjeuner à HALEIWA sur



FERRYBOAT

EN

RADE

DE

SAN FRANCISCO.

la côte N.O. presque au terminus du chemin de fer qui dessert les plantations à quelque 120 kilomètres d'HONOLULU. De notre wagon nous avons pu avoir une idée du pays. Partout où il n'y a pas de cannes à sucre, c'est une végétation uniforme et touffue d'arbrisseaux épineux de 3 à 4 mètres de haut, peu agréable. De temps en temps un mouvement de montagnes fait paysage. Mais en somme rien de bien intéressant si ce n'est HALEIWA même si agréablement frais sur cette côte toujours ventée.

1er Janvier 1905 - Nous avons passé le 1er Janvier à HONOLULU.

Suivant l'usage nous avons été présenter nos voeux à nos Chefs, avec accompagnement de discours et de réponses. Qu'elle soit la bienvenue l'année qui va nous ramener près des nôtres. Certes, je ne regrette pas cette absence de deux années : elle a eu ses jours de plaisir et ses jours de peine. Notre campagne aura été intéressante et agréable. Mais si loin de tous, de notre pays, nous apprécions mieux le bonheur que nous avons d'être nés dans un pays si agréable que la France, où les gens sont à la fois si bons et honnêtes, quoi qu'on en dise et où les femmes sont à la fois si bonnes, si belles, si fines et si délicieusement rosses...

2 Janvier - Départ d'HONOLULU.

Aussitôt sortis de l'abri de la Pointe DIAMOND, nous trouvons la brise fraîche et un peu de mer. Le même temps le lendemain avec un peu de pluie. Nous roulons et tanguons.

5 Janvier - La mer est plus dure, réduit à 70 tours.

6 Janvier - Très mauvais temps, mer de 10 mètres. Pluie, rafales violentes, mis à 55 tours.

7 Janvier - Le temps s'embellit un peu. La brise est encore fraîche.

8 Janvier - Forte brise à rafales. Mer de 7 à 8 mètres.

9 Janvier - Le ciel se dégage. Brise fraîche.

10 Janvier - Le temps redevient mauvais dans l'après-midi. Forte brise à rafales. Mer de 10 mètres assez régulière.

11 Janvier - Mouillé en brume sous ALCATRAZ.

La brume se dégageant nous allons prendre notre mouillage définitif en face du pier 10-12. Nous sommes éreintés. La traversée a été mauvaise du départ à l'arrivée. Pas un instant de repos. Nous

n'avons pas eu d'incident de mer. Seul est à noter un très violent coup de tangage dans lequel nous sommes entrés dans la lame jusqu'aux cheminées. Il y avait plus d'un mètre d'eau sur le pont. Nos deux derniers boeufs ont été arrachés de leur poste, lancés de bord sur bord, les cornes rompues, les jambes brisées. Il a fallu les abattre. Nous n'avons été tranquilles qu'en rade.

11 Janvier au 22 Février 1905 - Séjour à SAN FRANCISCO.

Notre séjour à FRISCO a ressemblé au premier que nous y avons fait. Ville agréable, bien vivante. La première impression que donne cette ville avec son beau climat et ses belles rues est une impression de bien-être, d'aisance et de richesse, mais aussi de bruit, de bluff, de réclame.



San Francisco février 1905 Etat Major du croiseur PROTET

Emile Doyson 3ème à partir de la gauche, rang milieu